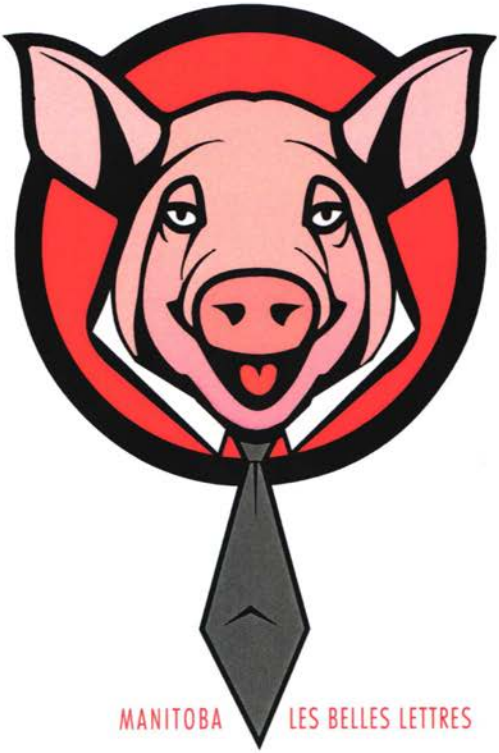
la nouvelle ferme des animaux

Olivier Babeau

Fable politique et économique
à l'usage des hommes



MANITOBA LES BELLES LETTRES

Olivier Babeau

LA NOUVELLE FERME DES ANIMAUX

Fable politique et économique à l'usage des hommes

MANITOBA /
LES BELLES LETTRES

LA NOUVELLE FERME DES ANIMAUX

Ouvrages de la collection
« Entreprises et société »

Xavier Fontanet,
Si on faisait confiance aux entrepreneurs, 2010
Jean Emmanuel Combes,
Pour que votre retraite soit un succès, 2011
Laurent Acharian, Philippe Degonzague, Marc Gerretsen,
Les Cent Jours des dirigeants, 2011
Sylvie Gilbert,
Femmes d'altitude, 2012
Maurice Thévenet,
Managers en quête d'auteur, 2012
Institut Montaigne,
Réformer par temps de crise, 2012
Patrick Artinian,
Visages de France 2012, ma campagne électorale, 2012
Institut Montaigne,
Intérêt général, que peut l'entreprise ?, 2013
Edgard Added, Carine Dartiguepeyrou,
Image et rayonnement du DRH, 2013
Bertrand Martinot,
Chômage : inverser la courbe, 2013
Arnaud Robinet & Jacques Bichot,
La Mort de l'État providence. Vive les assurances sociales !, 2013
David Brunat,
Giovanni Falcone, Un seigneur de Sicile, 2014
Yves Morieux et Peter Tollman,
Smart Simplicity. Six règles pour gérer la complexité sans devenir compliqué, 2014
Robin Rivaton,
La France est prête. Nous avons déjà changé, 2014
Cécile Philippe,
Trop tard pour la France ? Osons remettre l'État à sa place, 2014
Edgard Added, Carine Dartiguepeyrou, Isabelle Lamothe, Robin Sappe,
DRH, Le choc des ruptures. Demain le DRH sera…, 2014
Julien Damon, Christophe de Voogd, Gaspard Koenig, Cécile Philippe,
50 matinales pour réveiller la France, 2015
Jacques Bichot, *Labyrinthe. Compliquer pour régner*, 2015
Jean-François Pradeau,
Gouverner avec le monde. Réflexions antiques sur la mondialisation, 2015
Laurent Kott, Antoine Petit, dirigé par Ariane Beauvillard,
Chercheurs et entrepreneurs, c'est possible !, 2015
Jean-François de Raymond,
L'Esprit de la diplomatie. Du particulier à l'universel, 2015
Martin Reeves, Knut Haanæs, Janmejaya Sinha
Quelle stratégie pour votre stratégie ?, 2015
Édith Coron, Anne Garrigue,
Les Nouveaux Éclaireurs de la Chine. Hybridité culturelle et globalisation, 2015
Patrick Lagadec,
Le continent des imprévus. Journal de bord des temps chaotiques, 2015
Laurent Moisson,
Napoléon, Hannibal… ce qu'ils auraient fait du digital, 2015

OLIVIER BABEAU

LA NOUVELLE FERME DES ANIMAUX

Fable politique et économique
à l'usage des hommes

PARIS

LES BELLES LETTRES

2016

www.lesbelleslettres.com
Retrouvez Les Belles Lettres sur Facebook et Twitter.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.
© 2016, Société d'édition Les Belles Lettres, 95, boulevard Raspail, 75006 Paris.

ISBN : 978-2-251-89016-6

À Camille et Ascagne,
nouveaux venus dans la basse-cour.

AVANT-PROPOS

Animal Farm, publié par George Orwell en 1945, reste un chef-d'œuvre indétrônable. Aucun ouvrage n'a su dénoncer le totalitarisme avec autant d'humour, de justesse et d'efficacité. Il m'a semblé néanmoins que, en ce début de XXI^e^ siècle, le phénomène avait suffisamment changé de forme pour qu'il soit opportun, au moyen du même procédé, d'en proposer une peinture nouvelle.

Les rhétoriques à l'œuvre, les slogans qui engluent si bien l'opinion, ne sont plus les mêmes ; le mirage communiste s'est dissipé. La leçon d'histoire a été apprise – dans la douleur. Pourtant, nous n'assistons pas au triomphe de la liberté, bien au contraire. Le chemin a beau être différent, nous empruntons toujours la route de la servitude. La mécanique totalitaire a changé la disposition de ses rouages, mais la terrible dynamique reste la même, drapée seulement dans des habits plus chatoyants, habillée de mots nouveaux et d'arguments tout neufs. Ses ruses et sa force persuasive

ne sont pas moins redoutables. Qui ne voit qu'elle est aujourd'hui à l'œuvre dans nos pays démocratiques ? Aggravées par des technologies de contrôle dont aucun dictateur d'antan n'aurait osé rêver, les dérives actuelles des régimes représentatifs font courir à la liberté des dangers non moins grands que le régime des Soviets en son temps. Cette *Nouvelle Ferme des animaux* sait tout ce qu'elle doit à celle d'Orwell. Elle lui rend aussi hommage.

PRINTEMPS

CHAPITRE 1

Il était une fois une contrée bénie par tous les dieux de la nature. De l'avoine au blé, du sarrasin à l'orge, toutes les cultures s'y épanouissaient avec le même bonheur. À l'horizon, la terre fertile offrait au regard du pèlerin le spectacle troublant de ses courbes alanguies. Les prairies déroulaient pour les animaux d'idéales étendues où l'ombre et le soleil caressaient tour à tour l'herbe grasse. Depuis des millénaires, les habitants des lieux avaient façonné leur pays, alternant avec sagesse les champs fertiles, les larges pâtures et les forêts giboyeuses. C'est qu'on bénéficiait ici d'un climat où le contraste des saisons était modéré. La pluie y tombait dru à l'occasion, mais juste assez pour verdir les prés et alimenter les cours d'eau qui y serpentaient, rafraîchissant les bêtes de leur discret clapot. Le reste du temps, le soleil n'était pas avare de ses rayons et soufflait sans barguigner son haleine brûlante sur toutes choses. Vue d'oiseau – et les oiseaux, en effet, jouissaient fort du spectacle,

mais gardaient ce privilège pour eux –, la campagne étendait un magnifique manteau rapiécé de parcelles et de futaies, quadrillé çà et là d'une haie, d'une route ou d'une rivière. De loin en loin, des toits de tuiles en terre cuite signalaient une exploitation agricole.

Aucune ferme n'était plus belle ni plus prospère que celle qui était nichée dans un vaste vallon boisé percé en son centre par le miroir glauque d'un petit lac. On l'appelait d'ailleurs sobrement la ferme du Lac, tant, pour les gens du coin, l'aimable plan d'eau semblait caractériser l'endroit. Telle une Rome miniature, sept collines en bordaient les limites.

La ferme elle-même était à vrai dire un ensemble quelque peu hétéroclite de bâtiments que les hasards de l'histoire et les goûts des propriétaires avaient constitué au cours des siècles. Au centre trônait un manoir qui s'efforçait de ressembler à un petit château mais n'y parvenait qu'avec peine. Avec ses tourelles affectées et son perron hiératique, la façade criait ses rêves de noblesse. À l'intérieur, des salons de réception sanglés dans leurs moulures toisaient avec morgue un jardin où la stricte symétrie des bosquets rendait un hommage trop appuyé à M. Le Nôtre. À l'étage, quatre chambres se partageaient le palier, autour d'un vénérable escalier en bois ciré qui remplissait la maison de ses craquements.

Le fermier, qui répondait au nom de Louis, habitait depuis toujours cette maison qui était celle de ses ancêtres. C'était un petit homme sec au visage creusé de larges sillons, la peau cuite par les travaux en plein air. Autrefois marié et amoureux, il avait eu la douleur

de perdre sa femme, emportée en quelques semaines par une mauvaise grippe. Dans cette région, on avait pour habitude de ne se soigner que lorsqu'il était trop tard, appelant le médecin comme par politesse, pour qu'il précède de peu le prêtre et ses ultimes sacrements.

Sans enfant, Louis vivait désormais seul dans cette grande exploitation où l'abondance des tâches quotidiennes avait le mérite d'accaparer son esprit. Ancien combattant d'une de ces guerres où l'on tue pour quelques arpents de terre, et pire encore, pour des idées, Louis avait suffisamment vu l'humanité pour apprécier la paix de sa thébaïde. Les guerres et les violences, d'ailleurs, n'avaient pas cessé. Elles résonnaient sourdement comme le ferait un orage encore lointain. Un orage que chacun espérait ne jamais voir s'approcher.

Depuis la disparition de sa femme, et plus encore depuis qu'il sentait le poids des ans alourdir ses épaules, le fermier s'était mis à boire le soir plus que de raison. Désormais, il n'allait guère au lit sans être accompagné d'un cortège de bouteilles vides. Elles avaient l'amabilité de bien vouloir convoquer un sommeil qu'il craignait autrement d'attendre en vain.

Le vrai cœur de la propriété battait ailleurs que dans la vieille maison de maître. Coincé entre cette dernière et le lac dont il léchait la rive, un corps de bâtiment déroulait son toit de tuiles rondes sur une bonne centaine de mètres, puis tournait à angle droit pour délimiter une grande cour que deux longs murs en pierres calcaires venaient fermer entièrement. Un large portail en fer en contrôlait l'accès.

C'est là, dans ce périmètre clos, vestige d'un temps oublié où la ferme était fortifiée, que vivaient les animaux. Les bêtes à poils et à plumes y cohabitaient tant bien que mal, préférant autant que possible vivre dans le tranquille entre-soi de leurs pairs plutôt que de trop se mêler aux autres. Un étranger entrant pour la première fois dans la cour n'aurait pas perçu que l'apparent chaos des groupes d'animaux allant en tous sens cachait en réalité une hiérarchie sociale stricte et des rapports subtils. Si par exemple les oies entretenaient des relations cordiales avec les vaches dont l'étable était contiguë à leur abri, elles affectaient l'indifférence à l'égard des poules, jugées vulgaires, et regardaient de haut les canards avec qui elles haïssaient d'être souvent confondues. Tous s'entendaient néanmoins pour mépriser les moutons, notoirement simplets et manquant absolument de conversation.

Quelques groupes d'animaux étaient assez puissants ou indépendants pour jouir d'un statut à part : les cochons, qui se prétendaient les plus intelligents ; les deux chiens de garde et le chat, grâce à leur relation privilégiée avec le maître ; les mâles dominants, parce qu'ils étaient mâles et dominants ; et le cheval, par essence animal aristocratique – ne faisait-il pas autrefois d'un roturier un « chevalier » ? Bien d'autres animaux vivaient dans la ferme ou avaient l'occasion d'y passer ; nous parlerons d'eux en temps voulu.

Quelle que soit l'amitié ou l'hostilité des animaux entre eux, la vie quotidienne était rendue très simple

par leur soumission commune à la férule du fermier. Il n'y avait de toute façon aucune discussion possible face à son absolu pouvoir. Une très longue tradition d'obéissance empêchait quiconque d'imaginer qu'il pût en être autrement. Le fermier faisait partie de l'ordre des choses, comme la pluie ou le froid, et il aurait semblé aussi absurde de songer à se rebeller contre lui que de vouloir abolir l'hiver ou supprimer la lune. D'ailleurs, si le maître était rigoureux, chacun reconnaissait la qualité des soins qu'il prodiguait.

Levé dès le matin et couché après une courte veillée solitaire – quoiqu'arrosée –, Louis travaillait dur. De l'aube au couchant, il y avait toujours mille tâches urgentes à accomplir. Dès potron-minet, après avoir avalé une soupe trempée de pain en guise de petit-déjeuner, il lui fallait distribuer la nourriture à la horde d'animaux qui l'attendait en piaillant, grognant, caquetant : aux cochons, poules, oies et canards les graines de diverses céréales, au cheval le fourrage, aux chiens la pâtée. Il trayait ensuite les vaches et les menait à la pâture. Chèvres et moutons devaient aussi, à la belle saison, être conduits sur tel pré où leur appétit avait épargné quelques touffes d'herbe. Puis le jour était encore jeune quand venait le moment de travailler dans les champs. Les terres, qui livraient leur quintal de blé à l'hectare, exigeaient un rude travail de labours et de semailles durant l'automne, avant la récompense de la moisson, au seuil de l'été. En ces temps-là, aucune machine n'était encore venue épauler le paysan, et la force de son brave cheval était

la seule aide sur laquelle Louis pouvait compter pour fendre le sol, semer puis récolter.

Une partie de la production était consommée par la ferme elle-même. En temps normal, les prairies fournissaient largement assez de fourrage pour son cheval, ses vaches et ses chèvres. Une partie des céréales était vendue, l'autre stockée pour nourrir la plupart des animaux. Le verger et le potager, situés à l'extérieur du mur sud de la cour, donnaient en abondance melons, choux, haricots, tomates, pommes, prunes et mûres.

Ces fruits et légumes servaient à la consommation du fermier. Louis confectionnait aussi avec le lait de fort bons petits fromages dont il faisait ses délices exclusives. En contrepartie de ses efforts, qui ces derniers temps allaient décroissant, Louis entendait bien jouir à volonté de ses biens. Il se réservait le meilleur de ce que ses terres pouvaient produire, et par un souci symétrique veillait à ajuster les rations données aux animaux avec une précision méticuleuse. Chaque grain versé dans une mangeoire et chaque botte de foin ne semblaient être donnés qu'à regret, quand le risque de faire mourir de faim les bêtes, et de perdre le capital qu'elles représentaient, devenait trop grand.

Cette avarice de principe avait des exceptions : une nourriture de qualité était indispensable à l'enthousiasme des chiens au moment de la chasse ; les cochons avaient vocation à être le plus gras possible ; le cheval enfin ne pouvait pas être trop famélique sous peine

de faire honte à son propriétaire lorsqu'il passait dans les rues du village.

Hormis ces quelques privilégiés, les animaux avaient toujours connu la faim et la parfaite monotonie des menus. La douceur d'une poire juteuse, le fondant d'une prune bien mûre, l'amertume d'une pomme verte étaient pour les animaux des plaisirs quasi légendaires qu'on ne pouvait espérer qu'une fois ou deux dans une vie. Quand par chance un coup de vent faisait tomber un fruit à quelques pas de la clôture, à portée de mâchoire d'un mouton, ce dernier racontait pendant des semaines son incroyable bonheur à un auditoire salivant à la seule évocation de ces merveilles gustatives.

Louis avait une autre raison de calculer la consommation de ses animaux au plus juste : il lui fallait absolument vendre une part importante de sa production. La ferme du Lac était loin de se suffire à elle-même. Elle dépendait de l'extérieur pour de nombreuses choses. Le matériel agricole était acheté au magasin du village : un soc de charrue, une bêche ou une selle de cheval devaient venir de producteurs spécialisés. Louis achetait aussi certaines semences particulières dont il ne disposait pas, quand par exemple il voulait planter un hectare avec une nouvelle variété de céréales. Et puis il y avait la nourriture particulière de ses deux chiens de chasse, Charybde et Scylla, et de son chat Savonarole. Ces animaux avaient besoin de nourriture carnée servie sous forme de pâtées, et n'auraient jamais accepté de passer au strict régime végétarien de la plupart des autres bêtes. Il y avait

aussi bien sûr les menues dépenses personnelles du fermier, comme ses vêtements, son vin ou son journal.

Pour couvrir ces besoins, le fermier pouvait compter sur la production de céréales, de fruits, de légumes et de lait qui n'était pas directement consommée. Louis n'avait ni l'envie ni l'énergie de courir les marchés pour vendre ses produits au détail, aussi préférait-il céder sa production en gros à la coopérative du village voisin qui se chargeait ensuite d'écouler les denrées dans les grandes villes.

La dernière source de revenus était plus ponctuelle, mais pas moins négligeable : il vendait une fois l'an la plupart des veaux, agneaux, porcelets et poulains qu'il n'était pas nécessaire de garder pour remplacer les adultes vieillissants.

Certaines années, Louis menait une opération exceptionnelle : l'abattage et la préparation du plus gras de ses cochons. Il s'agissait en réalité autant d'une fête entre amis que d'une opération strictement utilitaire. Du cochon toutes les parties trouvaient un emploi ; des sabots jusqu'au groin et à la langue, des oreilles jusqu'à la queue, du cœur jusqu'aux intestins, pas un morceau n'était perdu. En l'espace d'une journée, la pauvre bête était métamorphosée en jambons, boudins, crépinettes, saucisses, saucissons et andouilles. À cette occasion, Louis faisait venir ses vieux amis des quatre coins de la région. Ceux qui en maîtrisaient l'art aidaient alors au dépeçage, les autres participaient seulement au grand banquet qui suivait, où différentes parties du cochon étaient servies, accommodées de

nombreuses sauces, les autres étant conservées pour être consommées plus tard ou vendues.

Un matin, Louis se leva un peu plus tôt que de coutume, avant même que le coq ne chantât. Il voulait commencer les préparatifs de la fête du lendemain. Il avait décidé qu'il était temps de tuer Nabucco, le plus gros et le plus âgé des verrats de sa porcherie.

CHAPITRE 2

Goupil, le renard, n'avait pas très bonne réputation. Chacun à la ferme du Lac le savait intelligent, et même lettré – il s'en cachait, plus par goût du mystère que par modestie. Mais on savait aussi qu'il passait le plus clair de son temps à ourdir des ruses à son avantage, mentait volontiers et était un grand disciple de Machiavel. Tout en professant l'innocence et protestant en toute occasion contre l'indigne réputation que de mauvais conteurs avaient formée pour le diffamer, lui et ceux de sa sorte, il s'adonnait discrètement à de petits larcins, gobant ici un œuf, chipant là une grappe de raisins, vidant le contenu d'une jatte d'eau fraîche réservée à un autre. Pourtant, il rendait des services aux uns et aux autres, et l'utilité qu'il savait avoir pour chacun faisait oublier les incartades dont il se rendait coupable auprès de la collectivité.

Ce matin-là, Goupil était de très bonne humeur. Il adorait ces moments où l'hiver capitule enfin face à la saison nouvelle. La brume qui s'élevait du sol en

ces premières lueurs de l'aube n'était déjà plus cette vapeur grelottante des jours les plus froids, mais la première respiration d'une nature qui s'éveille. Signe qui ne trompait pas, les hirondelles étaient rentrées de leur lointain voyage afin de ne rien perdre des beaux jours qui commençaient. On les avait vues la veille tournoyer dans le ciel au moins autant pour gober les moucherons que pour manifester leur excitation. Sur les branches des arbres, certains bourgeons parmi les plus hardis avaient commencé à se déployer, affichant avec insolence leur certitude qu'il ne gèlerait plus. Bientôt, les animaux allaient sentir au creux de leurs reins l'appel impérieux de la reproduction.

Oui décidément, le soleil qui commençait à peine de poindre à l'horizon était le bienvenu. Goupil se retint de siffloter pour ne pas attirer l'attention alors qu'il utilisait sa branche habituelle pour passer au-dessus du mur de la cour et y descendre discrètement. La chasse n'avait pas été très fructueuse depuis quelques jours, et il avait l'estomac aussi vide qu'une vieille coque de noix. Il avait une furieuse envie d'aller laper un peu de lait tout chaud. Il savait qu'à cette heure le fermier était en pleine traite et laissait souvent quelques seaux tout juste remplis dans un coin avant de les verser à l'abri dans une grande cuve. Il fut déçu de voir que la porte était fermée et que la traite n'avait pas encore eu lieu. Il entendit Louis sortir de la porcherie mitoyenne et n'eut que le temps de s'aplatir derrière un vieux tonneau. À l'aide d'une corde en chanvre, Louis tirait le cochon Nabucco qui le suivait avec des grognements.

Le fermier l'emmenait directement au bastion, une petite rotonde en pierre percée de fines meurtrières située au coin des deux murs de la cour. L'endroit servait il y a très longtemps de poste d'observation et de défense, mais avait depuis été converti en remise. Aucun animal ne pouvait voir le bastion sans frémir : chacune le savait, c'était là que Louis entreposait ses outils d'abattage et qu'il emmenait le cochon quand son heure était venue. Afin de ne pas affoler les autres animaux, Louis estimait préférable d'isoler la future victime le jour précédent. Lorsque le moment était venu, tous les animaux étaient enfermés dans leurs porcherie, étable, écurie et clapier respectifs, afin qu'ils n'assistent pas à l'abattage proprement dit.

Nabucco était une figure parmi les animaux de la ferme. Son grand âge – près de seize ans, beaucoup plus disaient certains – en faisait l'une des références dès que l'on parlait de longévité. Chez les moutons, « Tu ne risques pas de vivre aussi longtemps que Nabucco » était une expression habituelle quand on voulait reprocher l'imprudence d'un membre du troupeau. Il était la mémoire de la ferme, et on venait souvent le consulter pour lui demander à quel moment telle pluie avait failli inonder l'enclos des moutons, ou quand l'orage avait foudroyé le grand amandier. Le vieux verrat était aussi adoré pour sa bonhomie. La lenteur de son esprit s'était toujours traduite par une bienveillance universelle. Comme le ravi de la crèche que Louis rangeait sur la cheminée de son salon à Noël, Nabucco n'ouvrait le groin que pour se féliciter de tout et manifester son admiration de tous. Sans

qu'on sache s'il s'agissait d'une galanterie affectée ou d'une naïve expression de sa pensée, Nabucco s'attirait l'amitié de toutes les femelles en louant la toison soyeuse d'une brebis, le pelage immaculé d'une chèvre ou le plumage lisse d'une poule.

Goupil fila ventre à terre dans l'écurie où le cheval se réveillait à peine – comme il dormait debout, il est vrai qu'il n'était pas toujours facile de savoir s'il était réveillé ou non.

Randy – c'était son nom – fut effondré de la nouvelle. C'était un puissant cheval de race comtoise dans la force de l'âge qui avait été acheté alors qu'il n'était qu'un poulain. Sa fonction principale était de tirer la charrette du fermier lorsqu'il allait au village, mais il assurait aussi les durs travaux des champs. Le dimanche, Louis aimait mettre une selle sur son dos et le monter pour faire un tour de son domaine. Ces jours où il aimait jouer au seigneur médiéval, le fermier s'accoutrait bizarrement avec une chemise à jabot, une vieille veste cintrée et une bombe râpée enfoncée sur la tête.

Bien que n'étant pas un natif de la ferme, ce qui éveillait parfois quelques commentaires acerbes de la part des bêtes « d'ici » comme elles s'appelaient entre elles, Randy était généralement considéré comme une personnalité que l'on écoutait. Même s'il pouvait souvent paraître hautain – ce qui était plutôt dû au fait qu'il était absorbé dans ses pensées et naturellement haut sur pattes –, il avait une vraie affection pour ses camarades animaux. La nouvelle de la condamnation de Nabucco fut un choc pour

lui. Bien sûr, il savait comme tous les animaux de la ferme que la vocation des cochons, s'ils n'étaient pas vendus tout jeunes porcelets, était de finir sur la broche. Mais c'était à la ferme du Lac, par ailleurs assez pacifique, une vérité désagréable que chacun s'efforçait d'oublier.

Puis Goupil alla voir les poules. Ces dernières ne voyaient jamais le renard se faufiler dans le poulailler sans appréhension. Certes, il n'en croquait une que rarement – un poussin égaré, à la limite –, et il était un causeur agréable, ayant toujours un bon mot aux babines. Mais enfin avec lui on ne savait jamais trop à quoi s'attendre car ses actions contredisaient souvent ses discours. Quand Goupil eut conté l'horrible nouvelle, nul ne pensa plus à ses méfaits, tant l'émotion fut grande. Le coq même, d'ordinaire pénétré de la grandeur de sa mission – réveiller chaque jour la ferme de son tonitruant cocorico –, en fut si retourné qu'il oublia d'officier.

Mais la ferme n'eut pas besoin du chant du coq pour se réveiller ce jour-là. À présent que les poules étaient au courant, la nouvelle fit le tour de la ferme en quelques minutes. Si Louis n'avait pas été si absorbé à disposer des tréteaux dans les jardins faisant face au manoir pour y dresser la grande tablée rituelle, et s'il avait tendu l'oreille en cette matinée, il aurait pu sentir une effervescence inhabituelle parmi ses animaux.

« Voyez quelle est notre vie à nous autres cochons, se plaignaient les jeunes verrats et les truies, la plupart de nos petits nous sont enlevés dès qu'ils ont quitté le pis maternel ; quant à ceux qui restent et grandissent

ici, tous les soins prodigués par le fermier ne sont que la préparation hypocrite du coup de couteau final ! »

Les vaches mugissaient entre elles de semblables doléances : « Notre lait, fruit de nos entrailles, nous est systématiquement soustrait alors qu'il devrait servir à nourrir nos petits veaux. Hélas, le fermier en laisse si peu grandir auprès de nous, les autres étant impitoyablement emmenés pour ne plus jamais revenir ! »

Les poules caquetaient à qui voulait les entendre : « Le fermier nous prend presque tous nos œufs, et sur les centaines de poussins que nous devrions voir grandir nous n'en élevons que quelques dizaines. »

« Quant à nous, ajoutaient les lapins dans leur clapier, nous savons très bien pour quelle raison nous sommes nourris avec tant d'attention. Quand nous sommes devenus grands et gras, il vient un jour nous saisir par les oreilles et nous emmène pour notre dernier voyage. »

Les moutons eux ne disaient rien, mais ils secouaient la tête de gauche à droite comme pour chasser des mouches imaginaires et leurs bêlements avaient pris le rythme désolé d'un glas.

Tous les animaux, enfin, exprimaient le sentiment de détresse et d'indignation que la fin prochaine de Nabucco avait exacerbé en cette belle matinée. Ce n'était pas la première fois qu'ils se plaignaient – c'était à vrai dire une habitude assez générale dans la ferme – mais c'était d'ordinaire plutôt une façon de s'offrir, dans le feu de la conversation, un agréable moment d'apitoiement que d'exprimer une réelle envie de changement. Était-ce l'unité avec laquelle l'émotion

était ressentie ? Quelque chose d'imperceptible s'était passé entre les animaux, la naissance d'une révolte authentique presque consciente d'elle-même.

Sans qu'on sache bien qui était à l'origine de l'idée, il fut décidé qu'une réunion de tous les animaux aurait lieu le soir même. Aucun ordre du jour n'était fixé, et dans l'esprit de beaucoup il s'agissait peut-être seulement de satisfaire au besoin instinctif de fraternité animale en ces moments d'inquiétude.

Le soir tombé, on envoya un pigeon s'assurer que le fermier, ayant achevé sa seconde bouteille, dormait déjà profondément. Avec d'infinies précautions, les animaux sortirent de leurs enclos respectifs pour converger vers la grange qui était le seul lieu suffisamment grand pour abriter tout le monde. On vint même aider les lapins à ouvrir la porte du clapier pour qu'ils puissent eux aussi participer.

De mémoire d'animal, une telle assemblée n'avait jamais eu lieu, et chacun ouvrait de grands yeux en contemplant la foule hétéroclite et bigarrée qui formait un vivant tapis de poils et de plumes recouvrant tout le sol de la grange. Les vaches étaient arrivées en premier et s'étaient rangées le long du mur, laissant avec amabilité les poules, canards et oies monter sur leur dos pour mieux voir. Les cochons étaient serrés les uns contre les autres juste à côté de l'entrée et se frottaient au groupe des moutons tout en affectant de ne pas les voir. Les chèvres étaient arrivées en retard et n'avaient réussi à pénétrer dans la grange qu'avec difficulté. Très coquettes, elles avaient mis du temps à lisser leur barbichette avant de venir. Au fond de la

grange, comme placé en observateur, Goupil attendait en silence. Quand les deux chiens eux-mêmes entrèrent, l'air impavide, il y eut un « oh » général d'approbation. Ils ne se mêlaient guère d'habitude aux autres animaux et passaient le plus clair de leur temps dans le manoir à enchaîner les siestes, mais après tout ils faisaient aussi partie de la population animale et ils avaient été conviés comme les autres.

Ce fut Randy le cheval qui parla le premier. Il s'avança précautionneusement au milieu de la grange en faisant attention à n'écraser personne.

« Frères à poils et à plumes, à quatre ou à deux pattes, vous avez appris comme moi la terrible nouvelle. Elle nous rappelle combien notre vie est dure. Avons-nous songé qu'il n'y a rien, au cours de notre courte existence, que nous puissions décider vraiment ? Nos efforts nous sont imposés par le fouet ou le bâton d'un maître, et non déterminés par notre propre volonté. Nous ne décidons ni où nous allons, ni où nous dormons. Notre dépendance va jusqu'à la quantité d'herbe ou de grains que nous mangeons, et même au moment où nous pouvons les manger. Pire encore, le fruit de notre labeur nous est systématiquement enlevé et réparti ensuite de façon arbitraire, au bon vouloir du fermier, sans que nous ayons notre mot à dire et sans même que nous comprenions le sens de ses décisions. Certes, nous n'avons pas tous les mêmes conditions de vie. Les chiens ne sont-ils pas caressés tous les jours et nourris à volonté ? »

Ne s'attendant pas à être cités, les chiens sursautèrent et jetèrent un regard noir à Randy. Chacun

retint son souffle, mais le cheval continua comme si de rien n'était.

« Et moi-même, ne suis-je pas brossé régulièrement et abondamment nourri ? Je sais que tout le monde n'a pas cette chance, et je la mesure. Mais enfin, quand je ne pourrai plus être utile au fermier parce que la force aura quitté mes pattes, je sais bien alors ce qu'il décidera. Il me vendra pour quelques sous à un faiseur de colle. Et vous les chiens – ces derniers commençaient à grogner avec hostilité –, quand vous ne serez plus d'aucune aide à la chasse, que croyez-vous que vous deviendrez ? J'étais là, quand il y a quatre étés de cela, le vieux César, qui en son temps avait été le meilleur des chiens de chasse, a quitté la ferme. C'est moi-même qui ai conduit la voiture quand Louis l'a emmené chez le vétérinaire. César n'est plus jamais ressorti. Le lendemain, le fermier ramenait deux chiots à la ferme du Lac ; c'était vous. »

Les dernières phrases de Randy eurent l'effet d'une douche froide sur les deux chiens. En entendant cela, Charybde gratta nerveusement son collier en cuir de la patte arrière et Scylla eut soudain un regard douloureusement pensif – celui qu'il faisait lorsqu'il réclamait un os à Louis.

« Oui, reprit Randy, nous sommes tous égaux dans la servitude, quelle que soit notre condition. Alors que les mouches et les moustiques se promènent à leur fantaisie dans l'air, nous autres devrions accepter une existence que les insectes même refuseraient ? La conclusion s'impose. Elle n'est pas facile. Nous

devons montrer au fermier que nous nous opposons à sa décision et que dorénavant il devra aussi compter avec notre volonté. »

Un silence absolu tomba sur la grange. Personne n'avait jamais eu une telle idée, ni même imaginé qu'il pût être possible d'être libres – au moins en partie. Chacun fixait Randy, dont les yeux noirs exorbités et les naseaux dilatés exprimaient la plus totale détermination. Puis une onde d'approbation traversa la foule des animaux.

Savonarole, que nul n'avait vu se faufiler, sauta alors sur le dos d'une des vaches, bousculant une poule au passage, et demanda la parole. C'était un gros chat de gouttière au pelage entièrement noir, à l'exception d'une jolie touffe de poils blancs sur la poitrine. Comme tous les félins, il n'était doué pour aucun travail, et du reste personne à la ferme, surtout pas Louis qui l'adorait, n'aurait songé qu'il fût apte à quelque tâche que ce soit. Savonarole se contentait d'adopter des poses hiératiques ou alanguies, selon les moments, sur tous les promontoires improbables où il parvenait à se jucher. Il y interpellait les animaux de la ferme en développant ses thèmes favoris : la vie à la ferme était peut-être dure mais il fallait s'en remettre aux mains du Fermier Suprême qui avait tout prévu et ordonné, l'important n'étant pas cette ferme-là mais celle d'après, quand à leur mort les animaux rejoindraient sur la lune argentée la Grande Ferme du Bonheur où ils vivraient éternellement heureux. La faim n'était elle-même qu'une épreuve inévitable, une école de maîtrise de soi, qui rendrait

encore plus douce l'abondance de nourriture que chacun connaîtrait dans la vie future.

Certains animaux croyaient dur comme fer aux histoires de Savonarole – car ils y trouvaient une agréable consolation de leurs peines présentes – et restaient de longues heures à l'écouter. D'autres passaient en haussant les épaules. La plupart ne faisaient même plus attention à ce qu'il disait, tant cela semblait surréaliste.

« Mes frères en animalité, dit le chat en roulant ses yeux jaunes, prenons garde à ne pas agir dans le feu de l'émotion. Ne pas accepter la place que le destin nous a attribuée est une forme de vanité. Faut-il rappeler que le fermier Louis est le juste représentant sur terre du Fermier Suprême ? Nous faisons tous partie du troupeau dont il est le berger. S'il est vrai que ses actes peuvent parfois nous paraître incompréhensibles, nous devons avoir l'humilité de reconnaître que les desseins du Fermier Suprême sont trop élevés pour être à la portée de notre entendement. Vouloir les expliquer est de la prétention ; vouloir changer l'ordre des choses est de la pure folie. »

Quelques « Bravo ! » et « Bien dit ! » fusèrent du coin où les poules et les canards étaient serrés – c'est là que le chat recrutait l'essentiel de ses adeptes –, mais la plupart des animaux avaient plutôt commencé à parler entre eux de la proposition de Randy, et la fin de l'intervention de Savonarole fut presque inaudible.

Les cochons avaient écouté Randy avec attention. Ils grognaient, s'agitaient et semblaient au cœur d'un vif débat interne. C'est alors qu'un jeune verrat monta

sur une caisse défoncée qui traînait là et réclama le silence.

Platon n'avait que cinq ans, mais il était déjà un cochon remarqué dans la porcherie. Depuis qu'il était tout jeune porcelet, il avait fait preuve d'une curiosité et d'une vivacité d'esprit tout à fait remarquables. Il s'était employé très tôt à apprendre à lire sur un exemplaire déchiré d'un tome de *La République*, ce qui lui avait valu son surnom. On racontait aussi qu'il avait été assez malin pour se cacher et envoyer ses frères plus naïfs se montrer lorsque le fermier était venu piocher parmi la portée de jeunes porcelets ceux qu'il allait vendre. Cette année-là, il avait été le seul épargné. Mais fallait-il y ajouter foi ? Il était si aimable que beaucoup doutaient qu'il fût capable d'une mauvaise action. Nul n'était en effet plus habile que lui à s'entendre avec tous, et plus soucieux d'être aimé d'eux. Lorsqu'il discutait avec l'un ou l'autre des animaux de la ferme, il était toujours d'accord avec ce qui était dit, même si les avis étaient contradictoires, et semblait trouver bien plus important de prouver sa proximité d'esprit avec son interlocuteur que d'exprimer ses propres pensées, que d'ailleurs nul ne connaissait.

Platon se racla la gorge, ce qui fit onduler son double menton comme la surface du lac quand on y jetait une pierre, et parla ainsi :

« Je ne saurais assez souscrire aux mises en garde de Savonarole. Ce que nous dit Randy est bien intéressant, mais je crois qu'il trahit sans doute par sa proposition – pardonnez-moi de le souligner – son

origine étrangère. Je pense en effet traduire la pensée des miens en soulignant que, malgré toute l'affection que nous portons à Nabucco, il ne nous semble pas qu'une rébellion soit une chose souhaitable. Ne sommes-nous pas tous là par la volonté du fermier et entretenus par lui ? La condition animale n'a-t-elle pas toujours été la même qu'aujourd'hui ? Il est dans l'ordre des choses pour nous autres porcs de finir sur la table des humains. Je dirais presque que c'est notre honneur. Après tout, il y a de la fierté à devenir un beau saucisson mis en valeur dans le cellier ou un plat de résistance accueilli par les applaudissements des convives. En attendant, les humains nous nourrissent généreusement et nous soignent avec attention. Et du reste, quelles chances une rébellion pourrait-elle avoir ? »

Le taureau, le bouc et le bélier approuvèrent bruyamment en frappant leurs sabots sur le sol. Chacun était le mâle dominant parmi les femelles de son espèce, et par conséquent le chef incontesté. Ils n'avaient aucune envie que les choses changent.

Les joues rendues encore plus roses que d'habitude par les témoignages d'approbation qu'il recueillait, Platon s'enhardit : « Peut-on savoir quel est le sentiment de nos amis les chiens concernant la proposition de Randy ? »

Charybde, comme souvent, parla au nom de son compagnon. Ils n'avaient pas besoin de se concerter, étant toujours d'accord sur tout.

« Tant que nous conservons notre pâtée, nous ne nous opposons à rien. » Scylla approuva d'un jappe-

ment, puis tous deux replongèrent dans le mutisme buté qui leur était coutumier – quand du moins ils n'étaient pas pris de ces accès d'agressivité qui se traduisaient par d'interminables aboiements imprécateurs.

Le cheval reprit la parole : « Que chacun agisse comme il l'entend. Il ne s'agit de forcer personne. J'en appelle juste aux volontaires qui souhaiteraient venir demain s'opposer avec moi au supplice de Nabucco. »

Randy se tut et attendit. Placées sous le regard lourd de sous-entendus de leurs mâles dominants respectifs, les vaches, les brebis et les chèvres n'osèrent pas bouger une oreille. Au fond de la grange, le renard se lissait les moustaches d'un air absorbé. Le chat marmottait quelque chose dans ses moustaches en levant les yeux vers le toit de la grange. Deux oies, un canard et trois poules – que le coq n'effrayait guère car il n'avait pas d'autorité réelle tant il était ridiculement prétentieux –, levèrent une aile. Randy les remercia d'un hochement de museau et, sans rien ajouter, donna le signal de la fin de la réunion en sortant.

Cette nuit-là, les animaux discutèrent jusqu'à une heure avancée des événements de la journée et, plus encore, de ceux qui allaient avoir lieu.

CHAPITRE 3

Avant les premières lueurs de l'aube, Randy s'était posté devant le bastion. Il avait glissé quelques mots à Nabucco à travers la lourde porte de chêne derrière laquelle on entendait le vieux verrat chantonner. Il paraissait assez indifférent au sort qui l'attendait. Les volontaires qui s'étaient déclarés la veille arrivèrent – sauf le canard, qui avait finalement pris peur et avait préféré prétexter un torticolis.

Dans leurs abris, tous les autres animaux s'étaient agglutinés autour des fenêtres ou des moindres interstices du mur afin d'observer la scène. Chacun retenait son souffle et sentait que quelque chose d'extraordinaire allait avoir lieu. Les animaux, il ne faut pas l'oublier, ont un sixième sens pour ces choses-là.

Déjà la chandelle luisait à la fenêtre de la cuisine, ce qui indiquait que le fermier était levé et devait prendre son petit-déjeuner.

Louis sortit bientôt sur le perron du manoir pour regarder la route qui menait au Lac. Il ne pouvait pas voir l'intérieur de la cour d'où il était et aurait été bien étonné de constater que son cheval montait une faction menaçante devant le bastion, les deux sabots plantés dans le sol, avec l'intention de l'empêcher d'entrer. Louis appela ses chiens et son chat plusieurs fois, car étrangement ils ne s'étaient pas présentés comme d'habitude pour dévorer leur pâtée matinale. Ils avaient jugé plus raisonnable, pour mieux rester neutres dans ce qui allait se passer, de s'éloigner de la ferme.

Louis attendait d'un instant à l'autre la troupe de ses invités conviés pour la journée. Quand il aperçut au loin la poussière soulevée par plusieurs voitures tirées par des chevaux, il crut d'abord que c'était eux. Mais au fur et à mesure qu'elles se rapprochaient, il devenait de plus en plus évident qu'il s'agissait de voitures remplies d'hommes en arme et avançant à vive allure. Il resta tétanisé, incapable de bouger. Des images terribles lui passaient devant les yeux et l'empêchaient absolument de faire un pas. Il était encore figé quand les voitures arrivèrent devant le perron dans un vacarme de hennissements, de hurlements guerriers et de coups de feu tirés en l'air.

Tout alla très vite. Après s'être assurés que la maison était vide, les soldats en uniforme sombre firent monter Louis dans une des charrettes. Louis y retrouva la plupart de ses voisins. Hommes, femmes et enfants, ils avaient tous été entassés là sans ménagement, cueillis à leur réveil. Leurs regards hébétés montraient qu'ils

ne comprenaient pas ce qui leur arrivait. Le signal du départ fut donné sans même qu'un objet fût touché dans la maison. Louis réalisa avec terreur que leur but n'était pas de piller les fermes, mais de les nettoyer de leurs habitants.

Quand le convoi s'éloigna et que, parvenu en haut de la colline, Louis put apercevoir les toits rouges de sa ferme, il savait que c'était le dernier regard qu'il jetait sur sa propriété. Le voyage qu'il allait faire n'était pas de ceux dont on revient.

Dans la cour, les premiers coups de feu avaient affolé les animaux qui n'avaient plus osé bouger. Randy était toujours devant le bastion, s'attendant à voir le fermier arriver par le grand portail en fer. À côté de lui, l'oie et les trois poules parvenaient bravement à ne pas montrer qu'elles avaient peur, à défaut de paraître braves tout court.

Le silence retomba bientôt sur la ferme. De longues minutes s'écoulèrent avant que quiconque ose bouger. Puis petit à petit les jeunes poulets se risquèrent dans la cour, suivis des autres volailles et bientôt des chèvres, moutons, vaches et lapins.

Ce fut le renard qui osa le premier tenter une reconnaissance dans la maison dont la porte était restée ouverte. Quand il fut ressorti en assurant que la maison était vide, un frisson de jubilation parcourut la foule des animaux massés dans la cour. Les poules se mirent à se trémousser ridiculement, les lapins sautaient les uns sur les autres en se cognant la tête, les moutons poussaient des cris aigus qui pouvaient

ressembler à des hurlements de joie. Randy, d'un naturel peu expansif, fermait les yeux d'émotion. Quant aux cochons, ils congratulaient Nabucco enfin libéré, qui affichait un large sourire satisfait.

Nul, à vrai dire, n'avait d'idée précise de ce qui s'était passé, ni ne savait si les animaux avaient eu une quelconque part à la révolution – car c'en était une, indubitablement.

Au bout de quelques instants, le tourbillon de plumes et les frottements de museaux se calmèrent. Les vaches se rendirent compte que leurs mamelles commençaient à devenir douloureuses. C'était l'heure de la traite et le fermier n'était plus là pour prélever le lait. Les cochons jetèrent quant à eux un regard désolé sur leur mangeoire désespérément vide, et les poules picoraient déjà les derniers grains qu'elles trouvaient au sol. Bref, les dures réalités de la faim et du travail à accomplir rappelèrent les esprits à la raison.

Sans attendre, deux cochons s'étaient introduits dans la réserve de nourriture où Louis entreposait les grains. Ils en sortirent une pleine brouette qu'ils renversèrent généreusement au milieu de la cour, puis une seconde qu'ils gardèrent pour remplir la grande auge rectangulaire où ils avaient l'habitude de manger. Platon fit la joie de tous en exhibant une botte de carottes qu'il avait réussi à trouver dans la cuisine du manoir.

Pendant ce temps, les plus grands lapins s'étaient placés sous les vaches et s'employaient maladroitement à tirer le lait. Les premières minutes furent

difficiles et les pattes inexpertes arrachèrent d'abord des cris aux pauvres bovins, mais bientôt le précieux liquide se mit à jaillir en jets crémeux dans le seau. Dans un ordre remarquable, et après avoir demandé aux vaches leur aimable autorisation, tout le monde but avec bonheur le lait encore chaud. Même le chat Savonarole, qui était revenu subrepticement, alla laper sa part en ronronnant d'aise. Entre deux coups de langue, il soulignait combien grande était la bonté du Fermier Suprême d'avoir permis que le lait existât pour réjouir les animaux.

Chacun mangea ce matin-là l'équivalent de trois jours de ration. Plus que rassasiés, ils s'affalèrent sur place pour jouir de cette sensation de satiété si nouvelle pour eux.

L'un des moutons, qui avait la réputation de n'être jamais content, bêla malgré tout d'un air atterré : « Pour ce matin c'est bien, mais d'où viendront nos grains demain ? Le fermier nous nourrissait et nous soignait ! Qui ira semer et moissonner ? Qui prendra soin des arbres du verger et cueillera leurs fruits mûrs ? Qui s'occupera de couper les foins et de les faire sécher ?

— Si le fermier nous paraissait indispensable, dit Randy, c'est parce qu'il contrôlait notre vie ! Nous sommes tous doués de raison, pourquoi ne pourrions-nous pas nous organiser nous-mêmes ? Si la nature nous a faits capables de raisonner, de nous nourrir nous-mêmes, pourquoi aurions-nous besoin d'un fermier pour faire cela à notre place ? »

Maintenant qu'ils avaient le ventre rempli, rassérénés, la plupart des animaux approuvèrent.

On décida d'aller à l'orée de la forêt consulter Athéna la chouette. Elle était incontestablement l'animal le plus sage de la région. Elle ne se mêlait jamais aux autres, en partie peut-être parce qu'elle était surtout active la nuit, mais elle dispensait volontiers ses conseils à ceux qui allaient la voir. Les animaux formèrent une longue procession dans les champs pour se rendre au vieux noyer où elle avait ses habitudes.

Quand tous l'appelèrent, Athéna bâilla et réprima un geste d'humeur car elle avait horreur d'être réveillée dans son premier sommeil.

« Mes amis, dit la chouette après qu'on lui eut expliqué la situation, vous avez là une chance unique de bâtir une nouvelle ferme fondée non sur la tyrannie d'un seul mais sur la liberté de tous. On appelle cela la république, c'est-à-dire, dit-elle doctement, le gouvernement du peuple par lui-même. C'est à vous de déterminer comment vous allez vous organiser. Permettez-moi de vous donner deux conseils : d'abord, accordez-vous sur les principes essentiels de la société que vous voulez bâtir. Ensuite, élisez à période régulière l'un d'entre vous pour qu'il soit le gardien de ces principes et prenne les décisions collectives nécessaires au bon fonctionnement de la ferme. Ce principe de vote est nommé démocratie, et c'est celui que je vous conseillerais.

— Mais, objecta Goupil qui écoutait avec une grande attention, cet animal ne sera-t-il pas alors, comme le fermier hier, le maître de tous les autres ?

— Non, répondit Athéna en clignant des yeux, car justement l'élection régulière assure qu'une conduite

qui déplairait au plus grand nombre d'entre vous sera sanctionnée. Dépendant de votre adhésion, celui qui sera élu n'aura que votre bien en tête ! »

Après avoir parlé, et sans attendre plus de questions, la chouette s'en retourna dans son trou d'arbre. Elle ronflait déjà quand les animaux rentrèrent à la ferme, plus excités que jamais.

CHAPITRE 4

Il fut décidé que la journée serait entièrement consacrée aux discussions visant à établir les règles de cette république du Lac dont le nom seul enivrait.

Les débats durèrent toute la journée. Tous les animaux avaient un avis à faire valoir, une remarque à formuler, une question à poser. Tous, sauf les cochons, qui restèrent presque tout le temps silencieux, affichant une grande indifférence à ce qui était dit et ne réagissant que pour rouler des yeux exaspérés lorsqu'un canard ou un mouton prenaient la parole de façon maladroite. Randy, en revanche, participa énormément, en proposant des idées, soulevant des objections, aidant chacun à formuler sa pensée.

La première idée sur laquelle tout le monde s'accorda était qu'il fallait en finir avec le temps où le fermier pouvait à volonté dicter leurs actions aux animaux : où ils devaient aller, ce qu'ils devaient manger. Dans la république du Lac, chaque animal, pourvu qu'il soit assez grand pour être doué de raison,

devait pouvoir faire exactement ce qu'il voulait. L'âge de raison variait en fonction des espèces, du plus bas – trois mois pour les poussins – au plus élevé – deux ans pour les veaux.

Naturellement, cette liberté avait une limite : elle ne pouvait pas avoir pour conséquence d'empêcher les autres de jouir de la leur. On eut beaucoup de mal à expliquer aux moutons par exemple que, bien que libres, ils n'avaient pas pour autant le droit de manger toute l'herbe d'un pré, car c'était priver les autres de cette possibilité. Il fallait que chacun respecte des règles de vie communes pour le partage des ressources. C'est aussi la défense de la liberté des autres qui interdisait que l'on pût attaquer un autre animal ou le manger. Les objections du renard, qui voulut créer des exceptions à cette règle en raison « de coutumes particulières propres à certains animaux », furent rejetées à son grand dam. Il cria au « non-respect de sa culture », à « la répression de sa sensibilité », mais rien n'y fit : manger les poussins fut désormais proscrit.

La liste des choses interdites fut élaborée avec soin, et l'on s'assura que l'on n'avait rien oublié. Tout le reste, par définition, était permis.

« Cela veut-il dire que je peux me prélasser toute la journée et attendre qu'on vienne m'apporter mon grain ? demanda un cochon.

— Non, répondit Randy, dans l'ordre ancien nous étions obligés de travailler, et ceux qui ne travaillaient pas payaient par le couteau ce privilège, puisqu'ils n'étaient ainsi engraissés que pour être mieux vendus

ou égorgés. Dans la république du Lac, le grain ou le fourrage n'arriveront pas tout seuls. Nous allons devoir les produire. Il n'y aura ainsi pas de nourriture sans travail. Mais en échange chacun devra percevoir une rétribution à hauteur de sa contribution. Ainsi nul ne travaillera pour les autres sans juste contrepartie ou ne sera spolié du fruit de son travail, comme du temps du fermier. Cela serait une autre forme d'esclavage. »

Un long moment fut employé à déterminer comment ce nouveau système pourrait fonctionner. Comment serait déterminé ce que chacun apporte à la ferme ? Comment donner à chacun le juste fruit de son travail ?

Ce fut le renard, revenu de sa bouderie, qui apporta la solution. Il proposa de créer une sorte de compte pour chaque animal, où serait recensé le travail de chacun. Le labour, un seau de lait, un œuf, le taillage d'une haie, le liage d'une botte de foin, la cueillette des mûres dans le grand verger : autant de tâches qui seraient rigoureusement notées. En fonction du temps et de l'effort demandés par chacune, elles donneraient droit à une part de la production commune. La responsabilité de la coordination de ce système serait dévolue à un Comptable Central qui devrait, en toute indépendance, garantir l'exactitude des crédits attribués à chacun.

Goupil proposa que ce poste important soit confié au cochon Nabucco.

« Il nous faut, souligna le renard, un animal que l'âge aura rendu sage, et qui soit honoré de la confiance

de tous les animaux. Quel meilleur candidat que Nabucco ? »

Platon sortit de sa réserve pour approuver lui aussi cette proposition qui, disait-il, « allait dans le bon sens ». Nabucco accepta en rosissant cette charge et promit d'apprendre rapidement à compter.

« Et comment mangeront ceux d'entre nous qui n'ont plus la force de travailler du fait de leur grand âge ? » objecta une vieille poule qui ne donnait plus d'œufs et avait même du mal à monter aux barreaux du poulailler.

Chacun reconnut que l'objection était bonne. Il fut décidé, sans qu'on sache bien qui en avait proposé le principe, qu'une caisse commune pour le repos des animaux âgés serait créée. Une petite partie de la production serait mise de côté afin de nourrir ceux des animaux qui seraient trop vieux pour travailler. Il fut décidé aussi qu'un pré spécial leur serait affecté.

Une autre idée fut soulevée par un jeune lapin qui leva une patte tremblante pour demander la parole. Il parla avec une éloquence inattendue : « Si du temps du fermier nous étions égaux devant lui, il n'en était pas de même entre nous. Nous autres lapins sommes les derniers parmi les animaux, et nous savons bien que beaucoup de nos frères ne nous considèrent pas comme leurs égaux et nous donnent volontiers des ordres. La ferme ne sera pas juste tant qu'il existera des hiérarchies. Je propose que l'égalité des animaux de la ferme soit un des grands principes de la république du Lac. Je pense en particulier aux privilèges des mâles dominants qui doivent être abolis. Il ne

faut plus qu'un animal puisse donner des ordres à un autre. »

Les vaches, les chèvres et les brebis approuvèrent avec véhémence cette proposition. Le taureau, le bouc et le bélier, furieux mais impuissants devant l'ampleur du soutien reçu par l'idée, ne purent empêcher sa large approbation.

Puis on comprit, dans le feu de la discussion, que cette égalité de traitement devait se traduire notamment par une libération du travail de chacun. « L'égalité et la liberté sont indissociables, déclara Randy avec lyrisme. Cette société fermière libre que nous voulons édifier va substituer l'échange de services au fouet du maître ; le consentement à la force ; la liberté à l'esclavage. »

Tout le monde en convint, la seule façon de respecter entièrement la liberté de chacun était de reconnaître aussi la liberté dans l'échange et dans le travail. Non seulement tous les échanges entre animaux seraient désormais le fruit d'un accord libre et réfléchi des deux parties, mais aucun animal n'aurait le droit de dicter aux autres ce qu'ils devaient faire. Chacun pourrait se livrer à l'activité de son goût, selon ses capacités, et en échanger le produit dans les conditions qui lui sembleraient justes. Les canards, par exemple, auraient le droit de participer à la cueillette si tel était leur désir et s'ils savaient s'y montrer adroits. Aucune activité ne pourrait être interdite ou au contraire imposée aux animaux en fonction de leur race, à l'exception naturellement de la production de lait pour les vaches et les chèvres, d'œufs pour les poules et de laine pour

les moutons, qu'il semblait impossible de déléguer à d'autres.

On se rendit enfin compte que le fonctionnement de la ferme exigerait un minimum de dépenses collectives. On évoqua l'achat des outils ou des semences bien sûr, et tous les frais d'entretien qui ne participaient pas directement à la production de nourriture. Mais ce n'était pas tout. En plus du Comptable Central, il y aurait sans doute d'autres tâches communes nécessitant un animal à plein temps – à commencer par celui que l'on allait élire. Ces postes d'intérêt public ne contribueraient pas directement à la production mais en seraient des soutiens indispensables : il était donc logique qu'une somme soit prélevée sur les comptes de chaque animal pour rétribuer ce travail. Il ne s'agirait pas des spoliations arbitraires du fermier, honnies et désormais bannies, mais de simples participations aux frais collectifs indispensables.

La nuit était déjà avancée quand, enfin, plus personne ne demanda la parole. Le coq fut prié de relire les trois articles du Règlement Fondateur de la ferme qui résumaient les résolutions communes. Flatté de cette tâche qui attirait l'attention sur lui à un moment inhabituel de la journée, le coq déclama avec emphase les articles suivants :

Article 1 : Tout ce qui n'est pas interdit est permis.

Article 2 : Tous les animaux sont traités également.

Article 3 : Tout animal dispose librement du fruit de son travail. Seule une participation aux frais collectifs indispensables est prélevée.

Randy proposa que ces trois articles soient peints en grosses lettres blanches sur le mur de la grange pour que chacun, pour autant qu'il sache lire – ce qui était désormais souhaitable – se rappelle sur quels piliers la république du Lac avait été fondée.

Il fallait à présent, comme l'avait recommandé la chouette, élire un représentant dont le rôle serait de s'assurer du bon fonctionnement de la ferme et du respect des principes établis. On fit un appel aux candidatures. Platon le cochon fut le premier à lever la patte pour dire d'un air solennel qu'il « se présentait au suffrage de ses compatriotes du Lac ». Le taureau – dont il est temps de préciser qu'il avait été baptisé Minos par le fermier – annonça qu'il se portait aussi candidat. Une brebis toute jeune qui n'avait pas trois poils de laine sur le dos annonça à son tour son intérêt pour le poste. Elle répondait au nom de Panurge et avait l'habitude rare pour un mouton d'aimer se distinguer.

Comme il était déjà tard, on repoussa au lendemain le moment de l'élection.

Cette nuit-là, alors que la plupart des animaux dormaient, Platon déploya une intense activité. Il alla d'abord dans l'étable s'entretenir longuement avec Minos. Nul ne sut les arguments qu'il employa mais les génisses, qui tendaient l'oreille, entendirent le taureau annoncer enfin, en soufflant des naseaux : « C'est d'accord, mais je saurai te rappeler tes promesses en temps utile ! »

Puis Platon se rendit discrètement, en longeant les murs de la grange, jusqu'à la bergerie. Prenant

la brebis qui s'était portée candidate à part, Platon lui dit : « Je voulais simplement te féliciter de ta décision courageuse. Vraiment. Ce n'est pas facile d'être candidat. Songeons que si nous sommes élus, nous devrons nous sacrifier entièrement au bien de la ferme. Travailler sans relâche, y laisser peut-être notre santé. Finalement, si l'on réfléchit bien, le représentant des animaux sera un peu au service de chacun. Il aura pour maître non plus un seul fermier comme autrefois, mais jusqu'au plus petit des poussins, au plus humble des canards. Non, vraiment, ce ne sera pas une partie de plaisir que d'être le fermier élu de la république du Lac. » Ayant ainsi parlé, le cochon trotta d'un pas tranquille jusqu'à la porcherie, sa petite queue en tire-bouchon se balançant dans la fraîcheur de la nuit.

Le lendemain matin, tous les animaux s'étaient de nouveau entassés dans la grange. Ce fut Goupil qui prit d'abord la parole : « Je dois vous annoncer qu'après réflexion, Minos et Panurge se sont désistés. Il n'y aura donc finalement qu'un seul candidat. Je vous propose d'entendre ce qu'il a à nous dire, ensuite nous voterons. »

La foule bourdonna d'étonnement, mais Platon monta rapidement sur sa caisse et les premiers mots de son discours firent cesser les discussions.

« Mes chers compatriotes, la république du Lac doit élire son représentant. Mais si celui qui sera élu aura le titre de Fermier, il sera tout le contraire de ce que l'ancien tyran était pour nous. Son rôle sera de vous protéger tous, aussi bien, et même mieux que ne

le faisait Louis, et de garantir le respect des principes qui fondent désormais notre ferme. Si vous m'élisez, je m'engage à faire le sacrifice de mon existence, à faire don de moi-même à la communauté. Servir et être utile est ma seule ambition. »

Les animaux n'avaient pas l'habitude de la politique, aussi furent-ils très impressionnés par le discours du cochon qui disait vouloir tant faire pour eux. On procéda sans plus tarder à un vote à patte et aile levées. En dépit de quelques abstentions – Randy notamment, qui n'avait pas oublié l'attitude du jeune verrat au moment des événements –, la quasi-totalité des animaux accordèrent leur suffrage à Platon.

La durée du mandat du Fermier de la république du Lac fut fixée à trois mois afin que, selon les conseils de la chouette, une nouvelle élection intervienne à chaque saison.

Été

CHAPITRE 5

Le solstice de juin approchait et déjà s'était accompli ce basculement de la belle saison où l'on cesse de rechercher le soleil pour préférer rester à l'ombre aux heures les plus chaudes. Les mois du printemps étaient passés sans qu'on s'en aperçoive. Chacun avait découvert avec ébahissement les facultés nouvelles dont il pouvait jouir. Le travail journalier avait à présent un sens car tous pouvaient s'adonner à la tâche qu'ils préféraient et savaient que leurs efforts n'iraient pas nourrir un maître qui les exploitait mais étaient dûment comptabilisés.

On n'avait jamais vu autant d'activité dans cette ferme où tous les animaux – à l'exception des plus jeunes et des plus âgés – se livraient à mille tâches utiles dès le matin. Les lapins s'étaient spécialisés dans la traite des vaches, les chèvres s'étaient découvert une passion pour la cueillette des fruits et l'entretien du potager, les cochons étaient devenus intendants de la ferme, répartissant et stockant les réserves de

nourriture. Le poulailler était désormais le théâtre d'une ponte intensive. Concentrées sur leurs objectifs, les gallinacées restaient même parfois silencieuses quelques secondes, ce qui auparavant ne s'était jamais vu. Avec l'aide de quelques moutons, Randy avait déjà commencé une moisson qui s'annonçait exceptionnelle.

Souvent, deux animaux voulaient fournir le même travail. Bien loin d'être un obstacle, cette concurrence était un aiguillon qui obligeait chacun à rivaliser d'énergie et d'ingéniosité pour travailler mieux, plus vite, afin d'être choisi. Quant à l'autre, il n'avait qu'à changer d'activité pour trouver à s'employer.

Des relations commerciales fructueuses s'étaient établies avec les fermes alentour où la disparition des humains avait aussi permis aux animaux de s'organiser. Les animaux du Lac ne savaient pas exactement comment les autres fermes fonctionnaient, mais elles semblaient se porter au mieux. Aucune pourtant, répétait volontiers Platon, n'était aussi enviable que celle du Lac, qui était même, affirmait-il, un modèle largement copié par les autres. Son lait et ses œufs avaient excellente réputation et se négociaient facilement auprès des autres fermes, qui livraient en retour, selon les besoins, pâtée, céréales spéciales, fourrage ou matériel agricole.

La ferme attint en quelques semaines un niveau de prospérité que, de mémoire de Nabucco, on n'avait jamais connu. L'effort particulier que chacun consacrait à sa tâche décupla la production. Désormais, manger à sa faim était devenu un miracle quotidien.

Les animaux purent même prendre l'incroyable habitude d'ajouter des poires, des prunes ou des pommes à leur menu.

Stimulée peut-être par les agréables circonstances, la période des amours avait été particulièrement débridée. Il n'y avait, à certains moments, pas un champ, pas une stalle, pas un clapier qui n'abritaient les ébats d'un couple. La nouvelle génération de petits à naître quelques semaines plus tard s'annonçait comme la plus abondante qu'on ait jamais vue.

Par plaisir de voir leur épargne s'accumuler, certaines poules venaient chaque matin demander le montant de leur compte au Comptable Central. Pour plus de commodité, car il avait besoin de concentration pour faire ses additions, Nabucco avait établi ses activités dans le bastion devenu par décret Comptabilité Centrale de la république du Lac.

Comme il aurait été bien trop compliqué de séparer ce que chacun possédait grâce à son travail, il fut décidé de continuer à entreposer ces réserves à l'étage situé au-dessus de l'étable. Un cochon spécialement rétribué fut posté devant la porte en permanence pour empêcher les vols de ce qui constituait à présent le trésor commun de la ferme.

Plutôt que d'avoir directement accès à ses grains ou à son fourrage, dont chaque animal n'aurait eu que faire sur le moment puisqu'il n'en consommait qu'une petite partie chaque jour, Nabucco eut l'idée – en réalité elle lui avait été soufflée par Goupil – de créer un « droit-au-grain ». C'était une feuille de papier

du Comptable Central donnant droit à une certaine quantité de grains ou de fourrage au moment que l'on souhaitait.

Les billets de droit-au-grain étaient imprimés au verso de vieux prospectus publicitaires sur une presse à vis que le fermier avait entreposée dans sa cave. Pour leur donner un aspect officiel, on avait eu l'idée de reproduire dessus un joli dessin du manoir agrémenté d'un objet allégorique de la république du Lac : une roue de charrette. Elle était censée symboliser l'égalité – car chaque partie de cercle de fer est à égale distance du centre – et la liberté – la roue tourne librement sur son axe. Chaque billet donnait à son porteur le droit de retirer auprès de Nabucco à tout moment un demi-seau de grains ou une botte de paille.

On expliqua aux moutons, qui ne comprenaient pas en quoi ce papier pouvait être une contrepartie à la laine de leur dos et à leur travail, que ce papier était beaucoup plus pratique car il leur permettrait de transformer leur avoir en bon fourrage durant l'hiver, lorsqu'ils en auraient besoin, au lieu de devoir le conserver eux-mêmes, au risque de le perdre ou de se le faire voler. Les moutons n'étaient pas sûrs d'avoir bien compris, mais ils acceptèrent désormais sans rechigner les droits-au-grain que Nabucco leur remettait en contrepartie de leur travail.

Bientôt les animaux trouvèrent normal, lorsqu'ils se rendaient des services entre eux ou se vendaient le produit de leur travail, de donner en contrepartie des billets de droit-au-grain. Ils permettaient ainsi de se procurer, si l'animal le souhaitait, un peu de

lait, des pommes, des carottes, ou tout autre bien ou service proposés par un autre animal de la ferme. Chacun avait confiance dans Nabucco et le système mis en place. On savait que derrière ces papiers, en eux-mêmes sans valeur, il y avait, si on le souhaitait, du fourrage ou du bon grain en réserve.

La première décision de Platon après l'élection fut d'aller loger dans le manoir. Il fit du grand salon son bureau et, pour plus de commodité, fit aussi sienne la chambre du fermier. Il se faisait servir ses repas dans la salle à manger, et commanda qu'on utilisât la vaisselle en argent du fermier, celle que Louis ne sortait qu'en de rares occasions.

Platon s'en expliqua lors de l'allocution publique qu'il avait pris l'habitude de faire tous les soirs à 20 heures précises, lorsque chacun était rentré du travail. Comme il évitait de pénétrer désormais dans la cour de la ferme – ce qui, disait-il, n'aurait pas convenu à la dignité de sa fonction –, il parlait du haut du balcon en fer forgé du premier étage. Quand tout le monde était rassemblé devant la façade de la vieille maison, deux poules ouvraient la porte-fenêtre à travers laquelle brillait un vieux lustre. Le jeune verrat, qui engraissait à vue d'œil – à cause du stress, expliquait-il –, posait alors les deux pattes avant sur le garde-corps et toisait la foule d'un air pénétré.

« Vous comprenez, chers compatriotes, que je suis indifférent à ce confort et que s'il ne s'agissait que de me loger, l'abri le plus modeste aurait fait l'affaire. Mais c'est ma fonction qui est symboliquement hono-

rée à travers ce luxe dont je ne m'entoure, croyez-moi, qu'avec réticence. D'ailleurs, cette maison n'est pas la mienne, elle est celle de tous. Si j'y habite, c'est bien à vous qu'elle appartient, et vous pouvez légitimement en être fiers. La magnificence du manoir n'est que le signe extérieur de la grandeur de la république à laquelle nous appartenons. Un signe indispensable au prestige du Lac auprès des autres fermes. » Pour marquer quotidiennement cette grandeur, Platon insista aussi pour être désormais appelé Monsieur le Fermier.

La deuxième décision du cochon fut d'annoncer qu'il allait créer une vingtaine de postes d'Agents de Fonctionnement. On appellerait ainsi les animaux spécialement recrutés pour assurer les Services Communs. Ils disposeraient d'un statut particulier et seraient naturellement financés par un prélèvement opéré sur le travail des autres animaux.

On prit l'habitude d'utiliser le mot Ferme, avec une majuscule, pour désigner le groupe d'animaux spécialement dédiés à sa gestion. Par une confusion qui ne déplaisait pas à Platon, ce terme devint d'ailleurs assez vite synonyme de la collectivité animale dans son ensemble, puisqu'après tout les employés à sa gestion et ses élus en étaient les représentants. Par définition, ce qui était bon pour la Ferme – c'est-à-dire les employés chargés de gérer les Services Communs – était bon pour tous les animaux du Lac.

« La Ferme, déclara Platon un soir qu'il était particulièrement inspiré, doit être la coordinatrice des actions individuelles.

» Si nous laissons faire chacun à sa fantaisie, la société ne sera plus que chaos. Il est du devoir de la Ferme – et j'entends par-là de nous autres qui sommes spécialement désignés pour la guider – d'organiser les choses, de piloter la production, d'orienter les actions. Or comment pourrait-elle accomplir cet immense travail sans en avoir les moyens ? Je dois donc développer nos Services Communs. »

Une dizaine de poules furent embauchées et tout le rez-de-chaussée du manoir fut converti en bureaux. On acheta spécialement de nombreuses échelles qui furent disposées le long des murs dans chaque pièce. Chaque poule y occupait un barreau, par ordre hiérarchique ; la chef de service, naturellement, occupait le barreau le plus élevé. Goupil fut nommé directeur de cabinet du Fermier et reçut comme logement de fonction l'une des autres chambres du premier étage.

« Nous devons aussi structurer l'organisation de notre appareil productif afin qu'il soit plus efficace. Certes, le travail est libre et chacun est désormais autonome, mais nous courons toujours le risque que les plus faibles d'entre nous finissent par être influencés, voire forcés par d'autres qui n'auraient que leur propre profit en tête. La liberté des plus faibles est malheureusement un risque pour eux, un fardeau que nous devons les aider à porter. Il est malheureusement dans la nature animale de poursuivre son propre intérêt. Cette tendance égoïste est mauvaise pour la collectivité, puisque les intérêts sont antagonistes. Ce que l'un gagne est toujours perdu par l'autre, et l'on ne parvient jamais à ses fins qu'en désavantageant d'une façon ou d'une

autre l'un de ses compatriotes. Il est du devoir de la Ferme de canaliser, contrôler et réduire cette tendance égoïste afin d'assurer l'intérêt général.

» Il faut donc que nous désignions au sein des animaux ceux qui auront la charge de les représenter et de les protéger pour garantir qu'ils continueront à être des travailleurs libres. Or en matière de protection, personne n'a plus d'expertise que nos amis les chiens. Je propose donc qu'à partir de maintenant, les chiens soient nommés représentants permanents de tous les animaux. À ce titre, ils recevront une ration quotidienne. »

Il était inutile de procéder à des élections, ajouta-t-il, car les chiens, grâce à leur rôle majeur dans la Révolution – personne ne savait de quoi il parlait, mais après avoir été inlassablement répétée, cette idée devint admise comme une vérité – pouvaient être « présumés représentatifs de la population animale ».

Charybde et Scylla étaient en effet revenus très peu de temps après le départ du fermier. Ils avaient repris leur vie indolente, passant le plus clair de leur temps sur les marches du perron à profiter du soleil. En montrant les dents, ils avaient fait comprendre à Platon terrifié qu'il n'était pas question pour eux de travailler. Le cochon avait imaginé de faire d'une pierre deux coups en créant des rémunérations spéciales pour les chiens tout en créant une instance efficace de contrôle des animaux. « Où irions-nous, souligna Goupil qui était désormais presque toujours aux côtés de Platon, s'il fallait écouter et prendre en compte les doléances du moindre poulet ? Les problèmes personnels doivent s'effacer devant le

bien commun. » Désormais, les animaux qui auraient quelques doléances devraient d'abord aller en parler aux chiens. Si du moins ils en avaient le courage.

Quelques jours après sa prise de fonction, Platon avait pris une autre décision importante. La gestion de la production de lait et de laine était une affaire trop importante, déclara-t-il, pour qu'elle soit laissée à l'initiative privée, forcément chaotique.

« Songez, plaida Goupil à ceux qui l'interrogeaient, que nous dépendons beaucoup de la vente du lait et de la laine pour nous procurer les ressources qui nous font défaut. Ces productions sont donc un enjeu de sécurité. La Ferme doit en assurer le pilotage, dans l'intérêt de tous. »

Le taureau, le bouc et le bélier furent nommés Gestionnaires des Productions Laitières et Lainières d'Intérêt Commun.

« Leur expérience historique en ce domaine est en effet précieuse et irremplaçable, argumenta Platon. Nul n'est plus légitime qu'eux pour veiller au fonctionnement correct de cette production. »

Cela signifiait que les vaches étaient à nouveau placées sous la direction du taureau, tout comme les chèvres et les brebis sous celles respectives du bouc et du bélier. Mais cela n'avait rien à voir, insista-t-on, avec la soumission d'avant au mâle dominant, puisque la hiérarchie était désormais établie au nom du bien commun et supervisée par les services de la Ferme. En contrepartie de leurs importantes responsabilités, les trois mâles dominants avaient le droit de prélever une part de la production qu'ils supervisaient.

CHAPITRE 6

Depuis quelques jours, Platon était sujet à de terribles insomnies. Il se tournait et retournait sur le lit de Louis, tirant de terribles gémissements du sommier sans parvenir à trouver le sommeil. La date de la prochaine élection approchait, il était terrorisé à l'idée de ne pas être réélu.

Certains critiquaient son action. Les vaches, lui avait-on rapporté, étaient d'humeur maussade depuis que le taureau était redevenu, de fait, leur maître. D'autres lui reprochaient de trahir l'esprit du Règlement Fondateur. D'autres encore n'hésitaient pas à souligner que la quasi-totalité des animaux aujourd'hui en charge de la Ferme ou responsables étaient les mêmes que dans l'ancien temps, et que finalement les choses n'avaient pas tant changé que cela.

« Monsieur le Fermier, dit Goupil, qu'on voyait désormais s'affairer dans le manoir du matin au soir avec des dossiers sous la patte, il ne s'agit que d'analyser les besoins de la population et de les satisfaire.

Qui sont les plus nombreux ? Les habitants de la basse-cour et les moutons font à eux deux près des deux tiers des animaux. Ils sont la clé de votre élection.

— Pff, des grincheux, des imbéciles et des envieux, répondit le cochon en tordant le groin.

— Justement, repartit le renard, l'envie est le levier dont nous devons nous servir pour détourner l'esprit des animaux vers d'autres objets qui n'altéreront pas votre crédit mais au contraire serviront votre image. Ne voyez-vous pas que, depuis que chacun est rémunéré à hauteur de son travail, des inégalités croissent ? Ce sont elles qui doivent être désormais notre point d'entrée dans le cœur des animaux. »

Goupil disait vrai. Depuis que chacun travaillait pour lui-même et était rétribué en fonction de ses efforts et de ses talents, on avait vu croître les différences entre les situations des animaux – cette différence, il est vrai, partait de zéro puisqu'auparavant nul ne possédait rien.

Certains habitants de la ferme avaient trouvé le moyen de se distinguer et d'accumuler une quantité importante de droits-au-grain.

Une oie excellait à trouver les causes des maux de chaque animal et à les soigner. Devant l'enclos où elle recevait, la file d'attente s'allongeait dès le matin et chacun repartait avec son massage, sa pommade, son pansement et son diagnostic.

Un lapin avait eu l'idée de transformer une partie du lait collecté en fromage qu'il affinait dans le cellier. Il n'avait ensuite aucun mal à vendre avec profit ses délicieux produits à d'autres animaux qui voulaient

recevoir leurs amis avec faste. Il commençait même à en vendre dans toutes les fermes environnantes. Platon en faisait d'ailleurs acheter d'importantes quantités pour sa table. « Il est normal que la table du Fermier de la république dispose des meilleurs produits de notre terroir, soulignait Platon, c'est une question de rayonnement de notre culture et de notre savoir-faire dans la région. »

Un mouton assez habile avait monté une petite fabrique de pulls à jolis motifs qui marchait tellement bien qu'il put embaucher une dizaine de poules pour participer aux opérations de tricotage. Il avait conclu des accords avec ceux des moutons dont la laine était la plus blanche et la plus soyeuse pour en recevoir la production de façon exclusive, si bien que ses lainages devinrent rapidement très recherchés.

Quant à Randy, l'immense travail qu'il abattait pour moissonner les blés et collecter le fourrage lui valait naturellement d'importantes rétributions. Il était de fait devenu le coordinateur des travaux des champs car personne ne s'y entendait comme lui pour organiser les équipes et répartir les tâches.

Avec le développement de la production, les animaux commencèrent à se livrer à des loisirs agréables qui distrayaient de la monotonie des journées. Un canard nommé Nemo avait ainsi su mettre à profit sa connaissance du milieu aquatique pour créer des cours de natation destinés aux animaux moins doués. On voyait désormais le canard, les deux pattes campées sur l'embarcadère du lac, adresser ses conseils goguenards à un groupe de porcelets ou de chèvres barbo-

tant avec peine : « Plus souples les pattes arrière ! », « Le regard loin devant ! », « Plus de rythme dans les battements ! ». Nemo avait d'abord voulu donner des leçons de pêche sous-marine, mais après la noyade d'une vache qui avait trop présumé de ses capacités d'apnée, il avait jugé plus prudent de les interrompre.

Les cours de chant d'Orphée, le rossignol de la ferme, avaient eu moins de réussite. Les quelques moutons qui s'étaient inscrits n'avaient jamais réussi à apprendre le nom des notes et encore moins à reproduire le moindre son harmonieux. Après des plaintes répétées des poules voisines qui prétendaient que le vacarme des bêlements troublait leur ponte, Orphée cessa ses leçons. Heureusement pour lui, le coucou avait créé une activité florissante de construction de nids et il fut tout de suite employé au transport des brindilles.

À côté des quelques réussites éclatantes, de nombreux animaux, moins inventifs et pour beaucoup moins ardents au travail, se plaignaient de leurs faibles ressources. Certains, parmi lesquels plusieurs cochons, préféraient ne rien faire de la journée pour mieux profiter des frais ombrages du sous-bois et de l'onde paisible du lac, plutôt que de s'échiner à lier les bottes de foin sous le soleil. Ils n'étaient pas les derniers à se plaindre d'avoir à peine de quoi manger, quand d'autres avaient déjà amassé du grain pour tenir jusqu'au printemps suivant.

Ce n'était pas tant la situation des plus pauvres qui préoccupait Platon que celle des autres, ces animaux dont le succès éclatant ternissait sa propre aura. Cha-

cun d'eux jouissait d'un prestige sans cesse grandissant. Les nombreux animaux qu'ils dirigeaient faisaient une évidente concurrence à son rôle d'employeur principal de la ferme. Il fallait absolument mettre un terme à l'ascension de ces humiliants rivaux. Non seulement ces insolents ne mettaient aucun empressement à lui rendre hommage, mais encore soulignaient-ils cruellement par leur utilité bien visible la faible influence de Platon sur le dynamisme nouveau de la ferme du Lac. Il se rendait compte avec dépit que la fonction de gardien des principes fondateurs de la république n'était pas si exaltante qu'il avait pu l'imaginer. Son rôle se bornait en théorie à laisser les autres prendre des initiatives et finalement guider les choses. Mais alors comment, lui, le Fermier élu, pouvait-il donner à son électorat des preuves de son action ? Un jour ou l'autre, les autres animaux s'apercevraient qu'il était en réalité parfaitement remplaçable, puisqu'interchangeable avec n'importe qui ou presque, et qu'il n'y avait par conséquent aucune raison de revoter pour lui.

Le soir même, Platon s'avança pour son allocution habituelle, l'air grave. Il avait un discours écrit qu'il lut avec conviction. Goupil avait travaillé sur ce texte toute la nuit, et en était particulièrement fier.

« Mes chers compatriotes, la république est en danger. Non pas parce qu'elle serait menacée par le retour des humains – plus personne n'en a vu depuis longtemps dans cette région –, mais parce qu'une fracture est en train de s'ouvrir en notre sein même. Je veux parler de la fracture de l'inégalité. Je vous regarde, tous ici assemblés, et je vois entre vous des

différences de situation qui me font souffrir. Les uns sont riches de grains et de fourrage, les autres ont à peine de quoi subsister. L'exigence d'égalité est au cœur du Règlement Fondateur, vous le savez. Mais elle restera purement abstraite si elle se contente de belles paroles. Nous avons certes tous les mêmes droits, mais il suffit d'ouvrir les yeux pour voir que les inégalités existent dès la naissance, et que nos capacités, notre force et notre intelligence dépendent de circonstances que nous n'avons pas choisies. Votre position est autant, voire plus, le résultat d'influences sociales, d'un entourage plus ou moins favorable, que de votre volonté. Aussi grande soit cette dernière, elle ne compensera jamais les handicaps que la société vous a imposés. Ainsi, certains sont faibles, d'autres forts ; certains énergiques, d'autres paresseux. Il est aussi absurde de féliciter les premiers que de blâmer les seconds. La conséquence, mes chers compatriotes du Lac, est que le vrai mérite n'est pas traduit par la différence du travail fourni. Un peureux qui se force à être courageux a plus de mérite réel qu'un courageux qui n'a qu'à laisser parler sa nature. En faisant reposer notre système sur le travail nous faisions fausse route, puisqu'il ne traduit mécaniquement qu'une inégalité latente – Platon ne comprenait pas cette phrase, mais la lut avec conviction.

» D'ailleurs, la réussite individuelle n'est-elle pas forcément collective ? Les talents supérieurs n'ont de sens, et même ne doivent être permis que s'ils concourent au bénéfice commun ! La liberté n'a pas de valeur si elle n'est pas utilisée pour les autres.

Elle n'est alors qu'égoïsme, et menace la collectivité. L'égalité ne doit pas seulement être donnée de façon passive, elle doit être instituée par le haut ; elle doit être pilotée par la Ferme. C'est à nous d'imposer le mode d'emploi social des talents – celle-là non plus il ne la comprenait pas mais elle produisit un effet certain sur l'auditoire.

» Il y a parmi nous des animaux, je ne les citerai pas, qui par d'heureux concours de circonstances en leur faveur sont devenus les employeurs de beaucoup d'entre vous. Ils deviennent ainsi de nouveaux maîtres pour tous les autres, ceux qui n'ont pas eu la chance de réussir. Cette inégalité est inacceptable. En tant que gardien de la république du Lac, j'estime devoir encadrer sévèrement ces activités où certains privilégiés dominent.

» La Ferme dispose d'un outil parfait pour lutter contre les inégalités : celui des contributions. Elles peuvent devenir, correctement aiguillées, de puissantes pompes à redistribuer en fonction des vrais mérites. Il incombe à la Ferme de devenir, en plus de ses tâches actuelles, un opérateur d'ingénierie sociale – Platon avait dû beaucoup répéter ces trois mots pour être capable de les prononcer sans trébucher.

» Avec l'aide de nos équipes dirigées par Goupil, que je salue au passage – le renard qui se tenait en retrait sur le balcon hocha la tête d'un air modeste –, vous me verrez toujours en première ligne pour la protection de ceux d'entre vous qui ont moins. Si la Ferme n'est pas là pour assurer votre bonheur, à quoi peut-elle bien servir ? »

Une salve d'applaudissements partit du groupe des poules et de celui des cochons simultanément. Les chiens approuvèrent aussi bruyamment. Ils ne risquaient pas d'être concernés par la proposition puisqu'ils ne produisaient rien. Au contraire, ils allaient en être les bénéficiaires : ils avaient déjà négocié avec Platon une augmentation de leurs rations pour leur participation à l'œuvre d'égalisation des conditions entre les travailleurs.

Dès le lendemain, Nabucco informait les animaux qu'une « contribution exceptionnelle fermière » avait d'ores et déjà été prélevée sur tous les comptes dépassant trente jours de réserve de grains. De plus, un quart des droits-au-grain perçus par les animaux les plus riches serait dorénavant prélevé au titre de « l'égalisation solidaire des capacités ».

Par chance pour eux, le taureau, le bouc et le bélier étaient exonérés de contribution car une exception spéciale avait été créée afin de « protéger les intérêts supérieurs des filières laitière et lainière ».

À ceux qui protestaient, Goupil vint expliquer que le prélèvement de la production des animaux les plus travailleurs pour la transférer aux autres était non seulement une question de justice, mais aussi une mesure purement logique.

« Réfléchissez, l'utilité que vous tirez de chaque seau de grains ou botte de fourrage supplémentaire que vous possédez décroît. La première est indispensable, puisqu'elle nourrit, la seconde est une gourmandise, la troisième est inutile. En prenant cette dernière pour la transférer à celui qui n'en a pas, on lui est d'une

utilité immense. Vous voyez bien que ces transferts sont collectivement souhaitables ! conclut-il triomphal.

— Mais pour quelle raison travaillerais-je pour gagner la troisième botte de paille si on me l'enlève ? objecta un mouton qui était loin d'être le plus stupide de tous.

— C'est là un raisonnement d'individualiste asocial, répondit Goupil en faisant une moue méprisante. Celui qui ne comprend pas qu'il doit mettre sa petite personne au service de l'intérêt plus grand de la collectivité n'est pas digne de faire partie de la ferme. »

Si les nouveaux prélèvements avaient été instantanément mis en place, en revanche, rien de précis n'était encore annoncé pour ceux qui manquaient de vivres. Nabucco les assura que la Ferme y travaillait. La preuve : elle venait d'annoncer la création de dix nouveaux postes au sein des Services Communs en prévision de la gestion des nouveaux dispositifs de redistribution.

Ils furent mis en place quelques semaines plus tard. L'animal qui souhaitait en bénéficier devait constituer un dossier à déposer en trois exemplaires au nouveau service de la Gestion des Inégalités. Il devait y faire figurer un relevé de filiation, une preuve de vie à la ferme appuyée par au moins trois témoins de races différentes et une attestation du montant de son compte de droits-au-grain datant de moins de deux jours. Après traitement du dossier et en cas d'acceptation, le demandeur était convoqué pour un « entretien personnalisé de motivation » à l'issue duquel ses droits à une compensation égale « au tiers

de la moyenne des revenus du dernier décile » étaient valables pendant une semaine. Semaine à l'issue de laquelle il devait à nouveau constituer un dossier.

Goupil était très fier du système qu'il était en train de mettre en place. Il jugeait en effet l'efficacité de son action à l'aune de deux critères : le nombre d'employés placés sous ses ordres et le degré de complexité des processus qu'il représentait. Si l'on considérait ces deux critères, la Ferme était en effet plus efficace chaque jour.

Suivant cette logique, les dispositifs d'aides se multiplièrent rapidement. Chacun était valable pour des cas très précis. Il y avait ainsi une allocation spécifique réservée aux poules rousses pondeuses pesant plus de trois kilos, une autre pour les lapines veuves ayant eu plus de cent lapereaux, une autre encore pour les chèvres dont les cornes étaient plus courtes que la moyenne. Petit à petit, la moindre différence pouvant être interprétée comme pénalisante fut assortie d'une compensation particulière : les animaux mesurant moins d'un mètre quatre-vingts – dont seul le cheval était exclu –, ceux qui ne pouvaient voler, ceux qui volaient mais couraient mal, ceux qui sautaient avec peine, ceux qui dormaient beaucoup – celle-là avait été proposée par le chat –, ceux enfin qui ne voyaient pas dans la nuit. Quand, en plus de toutes les autres, Goupil mit en place une allocation pour les animaux à sang froid destinée aux lézards, il se dit qu'il avait bien travaillé.

Les démarches étaient si compliquées à réaliser que beaucoup d'animaux qui y avaient droit renoncèrent à

les entreprendre. D'autres en revanche devinrent des spécialistes des aides. Ils passaient leurs journées au manoir à s'assurer qu'un maximum de droits-au-grain leur était versé par la Ferme. Certains découvrirent qu'en s'y prenant bien, il devenait largement plus intéressant de ne pas travailler afin de continuer à avoir droit aux redistributions. On vit ainsi la plupart des cochons préférer passer leurs après-midi à se rafraîchir en se roulant dans la boue, comme ils le faisaient du temps de Louis. Ils étaient suffisamment rétribués grâce à la « subvention aux animaux dépourvus de poils et de fourrure » spécialement instituée par Platon pour ses congénères. De la même façon, des moutons choisirent de ne pas laisser pousser leur laine, ce qui était beaucoup plus agréable pour eux en cette saison chaude. Le profit qu'ils auraient tiré de sa vente était largement compensé par les « aides d'encouragement à la régulation thermique en période estivale » qu'ils percevaient.

À peu près au même moment, quelques jours avant la nouvelle élection, Platon annonça que désormais chaque Agent de Fonctionnement aurait droit à partir une année plus tôt au pré de repos que les autres. Ce traitement était justifié puisque, travaillant pour le bien commun, la contribution de chacun d'eux devait nécessairement être considérée comme ayant une valeur particulière. On baptisa Conditions Spéciales cette différence de traitement.

Aux élections du solstice d'été, Platon fut réélu avec une écrasante majorité. Pour organiser ses soutiens, il

avait créé son propre mouvement politique : le parti du Bien. Ce nom s'était imposé, déclara-t-il, puisque, de toute évidence, leur seule motivation était de faire le bien de tous les animaux.

CHAPITRE 7

Au milieu du mois de juillet, les chiffres rapportés à Platon par le département de statistiques qu'il venait de créer – et pour lequel il avait dû annexer une partie des étables – provoquèrent la stupéfaction. L'activité de la ferme accusait une chute très nette.

La plupart des plus gros travailleurs avaient subitement réduit leurs efforts. Ils avaient entraîné avec eux une bonne partie du dynamisme des échanges.

L'oie ne recevait plus désormais en consultation que deux heures le matin, et préférait passer son après-midi à slalomer paisiblement entre les nénuphars du lac. En conséquence, la liste d'attente des animaux réclamant des soins ne cessa de s'allonger. Goupil négocia malgré tout qu'une préférence soit accordée aux animaux qui étaient membres des Services Communs. Il fallait bien, n'est-ce pas ? que ceux qui avaient en charge la gestion de la Ferme soient en pleine possession de leurs moyens.

Étonnamment, la production de lait et de laine, qui faisait l'objet d'avantages spéciaux, baissait elle aussi. Platon ne pouvait pas savoir que le taureau, le bouc et le bélier s'étaient rencontrés secrètement pour convenir d'une baisse volontaire de la production. Ils n'étaient pas satisfaits de la quantité de grains et de fourrage que chaque seau de lait et chaque sac de laine rapportaient. Ils s'entendirent tous les trois pour réduire sensiblement leur production.

« L'exigence de qualité qui doit être celle des produits du Lac, annoncèrent-ils aux animaux placés sous leur responsabilité, ne peut souffrir une production trop importante. Il nous est alors impossible de la contrôler de façon satisfaisante. Nous sommes au regret de devoir fixer des quotas de production quotidienne, et donc de nous séparer de certains d'entre vous. »

Quelques vaches, chèvres et moutons furent exclus de leurs étables respectives.

Consultés sur la validité de ces licenciements, les chiens ne bougèrent pas une oreille. Ils étaient trop occupés à laper le lait frais que le taureau venait de leur faire déposer « en témoignage d'estime ».

Les fermes alentour avaient grand besoin du lait et de la laine de la ferme du Lac. Quand les quantités proposées diminuèrent, elles durent accepter d'augmenter les céréales et la viande livrées en contrepartie. Ainsi, la valeur du lait et de la laine remonta rapidement et le taureau, le bouc et le bélier se félicitèrent de leur petit arrangement. Il se racontait même dans la ferme que ces trois mâles étaient en réalité les plus riches de tous, et de loin. Une poule rapporta qu'elle avait

pu jeter un œil sur le livre des comptes de Nabucco et qu'ils possédaient un montant de droits-au-grain que même une chèvre très travailleuse ne pourrait amasser en une vie. Sans doute exagérait-elle.

L'augmentation de la valeur du lait et de la laine ne faisait pas les affaires de tout le monde. Le mouton qui avait développé un commerce de pulls avait vu son chiffre d'affaires baisser rapidement : outre que la saison ne se prêtait guère à la vente de lainages et que le prix de la laine venait subitement d'augmenter, ses principaux clients étaient les animaux les plus riches. Il dut licencier la mort dans l'âme sept poules sur les dix qu'il employait, et ne put plus acheter toute leur laine aux moutons avec qui il avait un accord.

Le lapin fromager avait aussi dû se séparer d'une bonne partie des lapins qu'il employait : l'augmentation de la matière première couplée à la baisse des ventes rendait son activité déficitaire. Alerté du risque de disparition des fromages qu'il aimait tant, Platon intervint : il décida que désormais la fromagerie, qui était incontestablement d'intérêt général, serait gérée directement par la Ferme. On réembaucha les lapins qui venaient d'être licenciés, mais cette fois-ci avec le statut d'Agent de Fonctionnement. Il fut décidé que l'on dirigerait dorénavant la production en priorité vers le marché intérieur du Lac, en mettant un terme aux ventes aux voisins.

Tous ceux qui avaient été remerciés et n'avaient pas eu la chance d'être embauchés par la Ferme allèrent chercher un autre travail, mais les emplois commençaient à manquer. On voyait alors ce qui aurait été

inimaginable auparavant : des animaux qui voulaient travailler mais ne le pouvaient pas faute de poste disponible.

Comme prévu, les naissances s'étaient multipliées, et la cour semblait remplie de lapereaux, de cochonnets, de veaux, d'agneaux et de poussins qui couraient en tous sens dans un désordre indescriptible. Ces nouveaux venus étaient une lourde charge pour leurs parents qui, pour beaucoup, n'avaient déjà pas suffisamment de ressources pour eux-mêmes.

Le poulailler et le clapier ne pouvaient plus accueillir tous les animaux. De nombreuses familles de poules et de lapins dormaient dans la cour, serrées les unes contre les autres pour se tenir chaud. Un canard qui s'était spécialisé dans l'entretien des bâtiments présenta un ambitieux projet de constructions nouvelles. Il proposait de construire en plusieurs étapes, dans le coin méridional de la cour, un nouveau poulailler et un nouveau clapier. Les premières cages à poules furent édifiées, mais la construction avait coûté cher au canard qui fut obligé d'exiger une participation aux frais importante auprès de ceux qui voulaient y habiter. Quand, au nom de l'égalité d'accès au logement, la Ferme plafonna ces participations, le canard dut cesser d'entretenir les poulaillers et abandonna le projet de clapier. Continuer l'aurait obligé à engloutir tous ses droits-au-grain, et il préféra rejoindre l'oie dans sa nage indolente sur le lac. Les abris disponibles furent attribués en priorité aux membres des Services Communs, et les autres animaux durent s'habituer à dormir sous la pluie.

En ce début de mois de septembre, les soirées étaient redevenues très fraîches, et les animaux qui avaient pu s'en procurer étaient venus écouter le discours de 20 heures enveloppés dans de grosses couvertures.

Platon portait à présent le plus souvent une des vestes en velours côtelé de l'ancien fermier. Les manches avaient été ajustées à ses courtes pattes avant, et le dos cintré afin d'amincir sa silhouette. Malgré tous les efforts de la poule couturière spécialement appointée, il avait surtout l'air d'une grosse saucisse empaquetée dans un sac de velours.

« Nous traversons une petite crise, il faut bien l'admettre. Elle nous montre d'ailleurs – ne l'avais-je pas dit ? – que les initiatives individuelles sont par définition trop égoïstes pour servir l'intérêt général. C'est à la Ferme d'y mettre bon ordre. Le travail, je le vois bien, est devenu plus rare. Les animaux qui en ont sont des privilégiés. Or il ne saurait y en avoir dans la république. Quel meilleur moyen, je vous le demande, de supprimer un privilège que de l'ouvrir à tous ? Il suffit de répartir le travail et d'empêcher ceux qui en disposent de le garder égoïstement.

» Nous allons instituer – il parlait volontiers de lui à la troisième personne désormais – le principe du "partage de la tâche" : chacun aura désormais interdiction de dépasser un certain temps de travail. Ainsi, les animaux inemployés redeviendront logiquement indispensables.

» Ce partage de la tâche est aussi l'opportunité, je souhaitais le souligner, de cesser de penser notre vie

au travers du seul travail. Il n'y a pas que cela dans la vie ! Je souhaite une ferme où les animaux ne soient pas centrés autour des basses considérations matérielles du travail, mais sachent prendre du temps pour lire, se reposer, discuter entre eux. En bref, se livrer à toutes les activités qui élèvent l'esprit. Il est temps que nous redécouvrions les valeurs de la convivialité et de la chaleur animale ! Nous ne saurions trop vous y encourager. En réduisant par la contrainte le temps de labeur de chacun, nous rendons un service à votre liberté. Nous vous empêchons par la force de vous aliéner dans le travail. »

Dans la foule, le chat Savonarole émit un miaulement aigu d'approbation.

« Oui, il est temps d'en finir avec le matérialisme qui assèche les cœurs. Tournons nos regards vers l'essentiel, vers cet amour de tous pour tous qui n'est que le reflet de l'amour du Fermier Suprême pour nous. »

Il aurait pu continuer longtemps quand ses voisins, une famille de lapins dont les parents, amaigris, semblaient noyés sous une foule de lapereaux blancs et noirs, lui intimèrent de se taire.

Platon continuait. Il expliquait à présent son tout nouveau « plan de justice pour des chances égales » : « Dans la dure épreuve de l'absence de travail, nous avons pu constater que certains de nos frères animaux, parmi les plus fragiles, étaient les plus durement touchés. Au nom de l'égalité, nous mettons en place un principe d'attribution préférentielle des postes aux poules et aux lapins les plus fragiles.

» J'exhorte aussi, ajouta-t-il sur un ton cassant, ceux d'entre nous qui ont la chance d'employer les autres à embaucher le plus possible. Qu'ils cessent leur quête obsessionnelle du profit pour comprendre que leur rôle est avant tout social. »

Platon n'annonça pas ce soir-là la dernière mesure qu'il avait prise, préférant que chacun l'apprenne de la bouche même de Nabucco : un « prélèvement spécial de crise pour la sauvegarde des services communs » était institué sur le compte de tous les animaux. La baisse de la production avait en effet eu de fortes répercussions sur les recettes utilisées pour payer les Agents de Fonctionnement. Il fallait augmenter les contributions pour pouvoir assurer le train de vie de la grosse organisation qui gérait la Ferme. « L'intérêt collectif, dont nous sommes la cheville ouvrière, claironnait Goupil, justifie pleinement cette contribution de chacun. N'est-ce pas pour eux que nous travaillons ? Ce qu'ils donnent à la Ferme, ils se le donnent à eux-mêmes puisque nous sommes à leur service. »

AUTOMNE

CHAPITRE 8

Les opérations de labourage et les cueillettes de la fin de l'été avaient été particulièrement difficiles. En vertu des nouvelles règles de partage des tâches, les animaux les plus exercés avaient dû cesser leur travail pour le laisser finir par d'autres moins expérimentés. De plus, le principe d'attribution préférentielle des postes avait empêché d'avoir recours aux animaux qui auraient pu être les plus compétents, au profit d'animaux dans le besoin mais inhabiles. Il en résulta une grande désorganisation et de lourds retards. Le soleil avait fait griller sur pied une partie de la récolte de blé. Quant au fourrage, le problème fut inverse mais la conséquence identique : une partie des foins n'avait pas été liée en bottes au moment des premières pluies d'automne, et l'herbe coupée pourrissait maintenant sur la prairie, inutilisable.

Le nombre d'animaux sans travail augmentait tous les jours. Une « allocation fourragère de solidarité » avait été instituée pour leur permettre de se nourrir.

Mais les chiffres confidentiels transmis au renard par Nabucco faisaient état d'une baisse inquiétante des réserves de nourriture. Outre les problèmes internes de production, les grains et le fourrage apportés par les échanges avec les fermes voisines étaient aussi moins abondants du fait de l'arrêt des ventes de fromage et de lainage.

Les élections d'automne allaient avoir lieu dans quelques jours, et Platon était au désespoir. Il perdait presque l'appétit et laissait souvent dans son assiette en faïence à liseré doré un peu de la salade de pommes de terre, du fromage et des entremets aux fruits préparés par son cuisinier personnel. Le mécontentement des animaux était grand. Ces ingrats imputaient leurs maux à l'incapacité de la Ferme qui, de toute évidence, n'en faisait pas assez pour eux.

« Pourtant, souligna le renard lors de la réunion de cabinet qui avait lieu chaque matin dans la cuisine du manoir, ce sont des circonstances extérieures bien indépendantes de nous qui causent les problèmes. »

Platon écoutait, les yeux mi-clos. Il était au milieu d'une intense réflexion.

« C'est tout à fait exact, dit-il enfin. Au fond, notre vrai tort est que les services de la Ferme ne sont pas encore présents partout ; nous ne sommes pas encore au contrôle de tout, comment alors nous blâmer pour ce qui arrive ? Je ne vois qu'une action possible et souhaitable : accroître encore la présence de nos services. »

Platon pensa aussi, mais sans le dire tout haut, que les membres des Services Communs avaient

pour lui une reconnaissance particulière, puisque c'était toujours lui qui choisissait quel animal était embauché parmi le grand nombre de candidats – il n'y avait rien de plus désirable pour un animal de la ferme que de devenir Agent de Fonctionnement. Il avait depuis longtemps pris l'habitude de s'assurer que les candidats retenus sauraient se souvenir de celui qui leur avait permis d'accéder à ce statut si enviable. Multiplier ces agents, c'était aussi à coup sûr accroître son électorat.

Lors du discours qu'il prononça le soir de l'élection, Platon frappa fort. Il ne voulait prendre aucun risque, et craignait par-dessus tout de retourner au statut de simple animal obligé de travailler – et d'ailleurs, quel travail aurait-il bien pu fournir ? Il ne savait rien faire.

« Mes chers compatriotes animaux, vous attendez tous de la Ferme qu'elle apporte une solution à vos problèmes, et vous avez bien raison. Or la solution est bien simple : elle est dans plus de protection. N'est-elle pas, depuis le début, notre mission première ? La Ferme y participe de deux façons : à travers les emplois des Services Communs d'abord, qui sont par définition stables et intouchables, autrement dit protégés ; par son action ensuite, lorsqu'elle institue d'utiles dispositifs pour vous rendre la vie plus agréable.

» La Ferme doit être une seconde mère pour nous tous. Une mère qui protège ses enfants des dangers, et qui sait aussi leur interdire ce qui pourrait être mauvais pour eux, même s'ils ne le savent pas. Oui, il est du devoir de la Ferme d'éloigner chaque animal

de tous les risques et de tous les ennemis. Elle doit même les protéger contre eux-mêmes. Or, pour pouvoir vous protéger, les Services Communs ont besoin de nouveaux employés. J'annonce un grand plan de recrutement exceptionnel de cinquante Agents de Fonctionnement. »

En face de lui, Randy le cheval, qui s'était porté candidat, n'avait rien promis. Son mouvement, dénommé « parti des Principes », n'avait que peu d'adhérents. Il avait été un piètre tacticien en soulignant seulement que les prélèvements étaient des formes de spoliation, que le poids des Services Communs était déjà trop lourd, ou que les principes qui figuraient encore sur le mur de la grange étaient oubliés. Autant d'arguments qui ne firent pas le poids. Promettre de réduire drastiquement les Services Communs avait peu de chance de convaincre au moment où le plus grand nombre des animaux ne rêvaient que d'en faire partie. Évoquer la suppression des aides était plus malhabile encore de la part de Randy, car cela éloignait de lui tous ceux qui en bénéficiaient, c'est-à-dire presque tout le monde.

Surexcitées par la perspective d'être peut-être recrutées, la plupart des poules sans emploi votèrent pour réélire Platon, ce qui lui assura une large majorité des votes. Nabucco, qui était devenu obsédé par le comptage, remarqua néanmoins qu'en réalité, Platon venait d'être élu par une partie minoritaire des animaux. Beaucoup ne s'étaient en effet pas rendus dans la grange ce soir-là. La joie des premiers votes avait laissé place à la lassitude puis à l'indifférence.

D'autres, pour marquer leur mécontentement, étaient présents mais refusaient de choisir un candidat. Tout cela faisait que la moitié des votants ne correspondait en réalité qu'à une faible partie des animaux de la ferme. Nabucco remarqua avec amusement qu'en réalité, si l'on comptait bien, Platon pouvait être élu grâce aux seules voix des Agents de Fonctionnement.

CHAPITRE 9

Dès le lendemain de l'élection, Platon et Goupil tinrent une réunion d'urgence dans le grand salon. Les nouvelles embauches prévues allaient sérieusement déséquilibrer le budget. Les recettes de la Ferme passaient en très grande partie dans la rémunération des Agents de Fonctionnement, sans laisser déjà beaucoup de surplus pour permettre certaines dépenses d'entretien qui devenaient urgentes – le toit de la grange menaçait ruine, il fallait impérativement changer les roues de la charrette qui servait aux champs, la route qui menait à la ferme n'était qu'une succession de nids-de-poule et devait être empierrée.

Il paraissait difficile d'espérer couvrir les dépenses nouvelles par des augmentations de prélèvements. Ces derniers étaient déjà élevés et les nouvelles hausses n'arrivaient plus à passer inaperçues. « Moins de contributions, plus de prudence dans les dépenses communes » était d'ailleurs devenu le nouveau slogan de l'opposition incarnée par Randy et quelques autres.

Les partisans de Platon, en réaction, fustigeaient cette « prudence » qui se traduirait, disaient-ils, par une « casse des Services Communs ». « Contre la politique de prudence » devint un thème favori des discours du cochon.

Ne sachant plus quoi faire pour équilibrer les comptes, Platon eut l'idée de faire venir Jeanne la taupe. Elle se proclamait experte en création de richesses et en conseils aux dirigeants et prétendait connaître une solution miraculeuse aux problèmes de la Ferme.

La taupe fut reçue dans la cuisine du manoir, autour d'un appétissant camembert rôti agrémenté de tagliatelles de légumes variés, un plat pour lequel Platon aurait vendu la Ferme elle-même avec tous ses habitants. Jeanne se lissa les moustaches un long moment avant de lâcher, d'une petite voix aiguë : « Par la faute de blocages psychologiques se traduisant par un manque de confiance, l'activité de production semble stoppée. C'est à la Ferme de la faire redémarrer.

— Comment pourrions-nous accomplir ce redémarrage ? Et en quoi cela réglerait-il notre problème de financement des dépenses communes ? objecta Platon entre deux bouchées.

— Ne payez-vous pas vos employés en billets de droit-au-grain ? Il vous suffit d'en imprimer une quantité bien supérieure. Avec ces moyens nouveaux que vous vous serez procurés le plus facilement du monde, vous pourrez entreprendre de grands travaux d'intérêt commun. Non seulement vous relancerez ainsi l'activité, puisque vous créerez des emplois et distribuerez

des revenus supplémentaires, mais en plus le prestige de ces projets restera attaché à votre nom. »

Nabucco, qu'on avait convié pour l'occasion et qui trempait allègrement ses pattes dans le fromage fondu, dit qu'il pouvait, avec l'aide de ses services, imprimer des milliers de billets en un rien de temps. Il adorait tourner la manivelle de la presse et empiler en petits tas les coupures.

Platon fut immédiatement enthousiaste à l'idée de cette « politique du redémarrage » dont il truffa tous ses discours. N'était-elle pas « l'exact contraire de cette absurde politique de prudence prônée par ses adversaires » ?

Les nouveaux Agents de Fonctionnement furent embauchés comme prévu. Il était aisé de les payer avec des billets de droit-au-grain dont l'encre était encore fraîche. Pour ne pas s'arrêter en si bon chemin, on en profita pour décréter une augmentation générale des rétributions de tous les Agents de Fonctionnement.

On annonça aussi un grand projet qui devait avoir un effet dynamisant pour toute la ferme. Goupil, qui rêvait d'être un grand bâtisseur et enviait secrètement ceux qui avaient réussi à développer une activité de production, voulait impressionner et laisser une trace par une œuvre majeure.

L'idée qu'il avait en tête était la construction d'un moulin à vent qui permettrait de moudre le grain au lieu d'avoir recours aux moulins d'autres fermes. Il n'avait pas d'expérience ni de connaissances particulières en matière d'architecture de moulin, mais il avait trouvé par chance dans la bibliothèque du

manoir une encyclopédie qui présentait une illustration détaillée du mécanisme de la meule. Il décida, par esprit pratique, de bâtir le moulin tout près de la route qui menait directement aux champs, afin, souligna-t-il, « d'économiser intelligemment l'énergie ». Les travaux commencèrent aussitôt.

Les premiers jours du « plan de redémarrage » furent euphoriques, mais il ne fallut pas plus d'une semaine pour que les effets désastreux des théories de la taupe se fassent sentir. Les animaux se crurent plus riches parce qu'ils avaient en leur possession une pile de billets. Dans la joie des premiers jours, chacun voulut profiter de sa fortune nouvelle en mangeant plus que d'habitude et en s'offrant des mets de choix : tomates, pommes vertes, ou même, raffinement suprême, cerises – ces dernières venaient des fermes voisines car le Lac n'avait pas de cerisiers. Pourquoi se restreindre, pensait-on, puisqu'on ne manquait plus de droits-au-grain ? Mais le nombre de billets nécessaires pour acheter ces fruits augmenta presque instantanément : les vendeurs furent obligés d'être plus exigeants car la quantité disponible, elle, n'avait pas varié. De plus, la consommation inhabituelle de grains et de fourrage provoqua une baisse rapide des réserves.

Nabucco, pour une fois affolé, dut annoncer que désormais, la quantité de grains et de fourrage associée à chaque billet ne serait plus fixe mais correspondrait à une quote-part des stocks. Cela revenait à diviser subitement par deux la valeur du droit-au-grain et rendre sa valeur future très incertaine.

Les animaux qui avaient mis de côté les billets durement acquis par leur travail étaient consternés. Ils avaient le sentiment d'avoir été volés, mais ne parvenaient pas à comprendre comment et par qui au juste. En tout cas, ils craignaient une nouvelle baisse de la valeur des droits-au-grain et se précipitèrent pour demander la conversion immédiate de leurs billets en nature. Sur ordre de Platon, le bastion fut temporairement fermé et la conversion suspendue.

« Il faut arrêter, alerta la taupe, ces comportements irrationnels liés à la faiblesse des esprits animaux.

La catastrophe du « plan de redémarrage » n'empêcha pas la Ferme d'aller jusqu'au bout du projet de moulin. Il avait fallu mobiliser des dizaines de bêtes, et rétribuer spécialement Randy et plusieurs vaches pour acheminer les pierres sur le chantier et monter les murs. Au bout d'un mois de travail, quand les grandes ailes furent enfin posées, Platon fit un discours où il était question d'« ambition », de « rayonnement », d'« excellence de l'ingénierie des Services Communs » et de « preuve indéniable d'efficacité de l'action de la Ferme ». Ce n'est qu'à la fin de son allocution que l'on réalisa que ce moulin avait quelque chose d'étrange : ses ailes étaient absolument immobiles. « N'ayez crainte, le vent ne souffle pas toujours, c'est bien normal », tempéra Platon, qui trouvait aussi que quelque chose n'allait pas.

Dans les jours qui suivirent, bien que le vent soufflât avec force au sommet de la colline, au point qu'il était presque difficile de s'y tenir debout, les ailes du moulin demeurèrent aussi inertes que celles d'un

oiseau mort. On comprit alors que, pour être proche du chemin des champs, le moulin avait été édifié au pied de la colline, dans une sorte de cuvette naturelle parfaitement abritée du vent.

Le lendemain, on commença le démontage pierre par pierre du moulin. On avait eu cette fois-ci la présence d'esprit de vérifier l'exposition aux vents du nouveau lieu. Le démontage multiplia le coût initial du projet par cinq, mais la Ferme se félicita officiellement de ces nouveaux travaux qui, souligna le communiqué officiel diffusé par le renard, « accentuaient l'effet bénéfique de redémarrage de l'activité et soutenaient l'emploi ».

À mesure que le nombre d'animaux désœuvrés augmentait faute de travaux disponibles, la Ferme créait de nouveaux postes pour éviter que les chiffres ne s'aggravent. Dans le but d'alléger les statistiques du nombre de jeunes poulets inoccupés, la Ferme inventa aussi des « emplois du futur à venir ». Le service chargé des dénominations avait plus de bonne volonté que de connaissance linguistique, et la tautologie n'avait pas semblé choquante au lapin qui l'avait proposée. Platon avait validé le terme, le trouvant heureux, car il insistait bien sur une idée doublement importante : non seulement il donnait espoir en passant au-dessus des problèmes actuels au nom de l'amélioration future, mais elle soulignait aussi que l'action de la Ferme ne devait pas être jugée aujourd'hui mais plus tard, c'est-à-dire dans un horizon indéterminé et infiniment différable.

« L'avenir, fit aussi remarquer Goupil avec un large sourire découvrant ses longues canines, a l'avantage d'être toujours demain !

— Et ce n'est pas demain que ça changera ! », ajouta Platon avec un ricanement satisfait.

Les conseillers – deux lapins et trois moutons – en demi-cercle devant lui partagèrent de bon cœur le rire du Fermier de la république.

CHAPITRE 10

Au début du mois de novembre, les arbres avaient déjà étendu leur tapis de feuilles dans les sous-bois et attendaient, nus et tremblants, la caresse cruelle de la mauvaise saison.

Rien ne semblait pouvoir arrêter l'expansion de la Ferme. Les Services Communs prenaient plus d'importance, à mesure que l'activité économique elle-même se rabougrissait. Ils étaient devenus une véritable fourmilière – des fourmis étaient d'ailleurs employées pour transporter des documents entre les différents bureaux. Il avait fallu doubler le nombre de postes de travail dans chaque pièce du manoir et annexer en plus de larges parties des bâtiments d'exploitation.

Un nouveau service était créé presque chaque jour. L'importance des règles, exceptions, cas particuliers, courriers à traiter, rapports à rédiger, messages à transmettre et classer rendait nécessaire un personnel sans cesse plus nombreux.

Un service spécifique chargé de diffuser l'information fut créé. Il s'agissait en réalité de contrôler ce qui arrivait aux oreilles des bêtes. « Il ne faut pas inquiéter les gens, répétait Platon, le bonheur est avant tout psychologique. N'allons pas mettre le cafard dans la tête des animaux par la diffusion irréfléchie de mauvaises nouvelles ! »

Le rossignol Orphée fut spécialement appointé pour apprendre par cœur les messages de la Ferme destinés aux animaux et aller toute la journée les répéter inlassablement aux quatre coins de la cour. Ce n'était pas aussi exaltant que de chanter, mais c'était toujours mieux, pensait-il, que de transporter des brindilles. Il devint rapidement le héraut zélé de toutes les communications officielles.

Il fallut aussi mettre en place un service dédié à la coordination des services, et même un autre consacré à l'accompagnement de leur création.

Cette croissance était fièrement annoncée par Platon soir après soir.

Les domaines d'intervention de la Ferme s'étaient énormément étendus. La méthode de fauchage des blés faisait l'objet d'un règlement ; la couleur des prunes que l'on pouvait cueillir était déterminée par circulaire ; la sécurité des poulaillers était fixée par un texte de trois cents articles et deux cents exceptions.

Il semblait qu'aucun domaine de la vie des animaux ne pouvait échapper à l'action bienveillante des Agents de Fonctionnement. La Ferme était là pour dire aux animaux, sur un ton paternaliste, quoi et comment se nourrir – « pour votre santé, ne mangez pas trop

de mûres du roncier » –, quand se reposer et à quoi employer leurs loisirs – c'était l'objet du service de la Culture Champêtre

Dans son empressement à vouloir éviter tout désagrément aux animaux, la Ferme avait même fini par interdire aux canards la baignade dans le lac, pour « prévenir les risques de noyade ». Les leçons de natation pourtant très populaires de Nemo durent cesser.

Les oiseaux avaient aussi pour consigne de voler moins vite car, comme l'annonçait un communiqué répété dix fois par jour par le rossignol, « 95 % des collisions en vol entre oiseaux sont liées à la vitesse ». On interdit aussi aux oiseaux de mâcher des brindilles en volant car cela les distrayait de leur vol et accroissait le risque d'accident.

Le nombre de nouvelles règles et la complexité des procédures étaient tels qu'il fallut créer de nouveaux emplois de Médiateurs de Basse-Cour pour permettre aux animaux de les comprendre. Platon fit un communiqué pour se féliciter de la création de ces emplois qui « marquait le souci constant d'accompagnement et de proximité des habitants du Lac ».

L'expression « Services Communs », répétée à l'envi et vantée en toute occasion par les animaux qui en faisaient partie, devint incontournable. Elle incarnait tout ce qui était bon, souhaitable et moral dans la république. Chacun était invité à s'enorgueillir d'avoir des Services Communs plus importants que dans n'importe quelle ferme, car cela garantissait de façon évidente une meilleure prise en compte de l'intérêt général et une vie plus heureuse.

Cette période fut particulièrement agréable pour Platon qui voyait son importance grandir de jour en jour. Il avait constaté avec émerveillement que son statut prestigieux faisait un effet certain auprès des truies de la porcherie. Elles étaient nombreuses à faire yeux de velours et à rosir d'émotion quand elles le croisaient. Cette fascination qu'exerce le pouvoir était d'autant plus appréciée par Platon que du temps de Louis il ne parvenait guère à intéresser le sexe faible. Les jeunes beautés porcines préféraient alors frayer avec des bestiaux plus musclés et beaux que lui. Il savourait sa revanche et était décidé à en jouir sans modération. Peu importaient maintenant ses oreilles inégales, ses yeux trop rapprochés et ses poils filasse. À présent ses défauts physiques n'avaient aucune importance car on ne voyait plus en lui que le puissant dirigeant du Lac. Il n'avait qu'un claquement de langue à faire pour voir accourir la femelle de son choix. Le moindre de ses clins d'œil avait un effet aphrodisiaque. Il envoyait presque chaque soir Goupil pour transmettre une invitation à l'heureuse élue. Platon était prompt à s'enticher d'une femelle, mais il se lassait vite, et les favorites connaissaient toujours de rapides disgrâces. Le protocole était invariable : la truie était introduite par une porte détournée dans le manoir puis menée directement dans la chambre à coucher. D'un naturel peu romantique, Platon avait horreur des préliminaires et témoignait immédiatement sa passion de la façon la plus directe. Cinq minutes plus tard, le cochon émettait un grognement rauque, signal que la truie pouvait être reconduite.

« Merci pour ce moment », glissait-il à la femelle étourdie par la brièveté de l'assaut avant qu'elle ne sorte.

C'était sa façon à lui, qui ne mettait guère de délicatesse dans ses saillies hâtives, d'être élégant.

Les stocks de grains et de fourrage ne cessaient de baisser. C'était extrêmement préoccupant alors qu'approchaient les mois d'hiver durant lesquels on ne pouvait compter que sur les réserves.

Il fallait tout faire pour maximiser les recettes que la Ferme tirait des différents prélèvements.

Certains animaux, en particulier les oies qui se méfiaient d'un système qui avait anéanti leur épargne, avaient cessé d'aller déposer leurs grains auprès de Nabucco afin d'éviter d'acquitter leur participation. On déclara une guerre impitoyable aux tricheurs.

En ces temps difficiles, les animaux avaient aussi pris l'habitude de se rendre entre eux de menus services payés souvent de la patte à la patte par un peu de grains. Il ne s'agissait que de faibles quantités, qui ne pouvaient à elles seules constituer un emploi. La Ferme décida d'interdire formellement ce genre de pratique.

Devant ceux qui protestaient contre la suppression de ces petits compléments de revenus, le renard argumenta ainsi : « Outre le fait qu'ils n'acquittent pas la participation obligatoire, ces échanges directs sont en fait un danger pour vous. Aucun échange ne doit en effet pouvoir éviter de passer par le contrôle de la Ferme, sinon comment pourrions-nous éviter

que des rapports d'exploitation finissent par se mettre en place ? Sans la Ferme, l'inégalité finit toujours par se développer. Et puis ces petits boulots ne sont pas de vrais emplois, donc il nous faut les empêcher. »

On rendit obligatoire le passage par les droits-au-grain dans toute transaction.

Le service du Développement et de la Prospérité pour Tous réprima sévèrement une vache qui avait eu l'idée de vendre son propre lait directement aux animaux, sans passer par la coordination du taureau. Ce genre de pratique, déclara-t-on, était anticivique, dictée par un pur intérêt mercantile et égoïste. Où irait-on si chacun se mettait à vendre directement son travail ? Les chiens se joignirent au taureau pour critiquer sévèrement cette initiative qui risquait à terme de mettre la vache, qui ne s'en rendait pas compte, « à la merci des intérêts égoïstes de l'acheteur ».

La vache, qui n'avait pas de travail dans l'étable depuis que cette dernière avait encore réduit sa production du fait de la baisse de la demande, eut heureusement droit de toucher « l'allocation spéciale de solidarité bovine ».

HIVER

CHAPITRE 11

Quand les premiers flocons de neige mouchetèrent la campagne, la situation de la Ferme était critique. Le coût des Services Communs était devenu écrasant. La solution de l'impression de nouveaux droits-au-grain n'était plus envisageable car les Agents de Fonctionnement, menés par les chiens dont la revendication avait été particulièrement agressive, exigeaient à présent des paiements en nature. Il ne pouvait être question de leur résister car la Ferme employait désormais largement plus de la moitié des animaux.

Dans quelques jours, quand viendrait le moment de la nouvelle lune, il faudrait verser l'équivalent de cinq cents seaux de grains et cinquante bottes de fourrage. C'était beaucoup plus que ce que les prélèvements sur l'activité des animaux avaient permis de collecter. Et c'était sans compter la pâtée des chiens et de Savonarole qu'il fallait faire venir de la ferme voisine des Tudesques.

Cette ferme n'était pas seulement la plus proche du Lac, elle était aussi celle avec laquelle les rapports d'échanges avaient toujours été les plus étroits. Goupil ne savait pas très bien ce qu'il s'y passait – pouvait-on d'ailleurs imaginer meilleure gestion que celle du Lac ? –, mais apparemment ses greniers regorgeaient de nourriture.

Depuis quelques semaines, Platon avait entamé des négociations pour qu'elle accepte de lui prêter d'importantes quantités de grains et de fourrage.

L'idée d'emprunter était venue au verrat alors qu'il fouillait les papiers de Louis, en quête d'une solution à l'inextricable situation de la ferme. Au détour d'une conversation, Nabucco lui avait confié qu'il y avait de cela plusieurs années, lorsque des grêles avaient saccagé la moisson et que la foudre avait mis le feu aux greniers à blé, la situation avait paru aussi désespérée, et les animaux avaient été proches de mourir de faim – ce souvenir était resté particulièrement vif pour Nabucco qui ne craignait rien tant que d'avoir l'estomac vide. Heureusement, Louis était revenu un jour, la charrette chargée de sacs de grains et de bottes de paille. Platon avait retrouvé les papiers mentionnant une dette à payer. Il n'avait pas très bien compris à qui et comment cette dette devait être remboursée, mais la seule compréhension du principe fut une révélation pour lui. S'il savait depuis longtemps que les mots ont un pouvoir – et se flattait d'être devenu un expert dans leur manipulation –, il n'avait pas encore imaginé que de simples promesses, ou mieux encore, des lettres tracées à l'encre sur du papier, puissent créer de

bons grains bien croquants. Le mot « emprunt » était devenu dans l'esprit de Platon la formule magique qui lui ouvrait grandes les portes d'un grenier infini dans lequel il pourrait puiser à volonté.

Platon avait immédiatement contacté les fermes voisines pour évoquer la possibilité d'un prêt. « Tout va pour le mieux dans notre prospère république du Lac, assurait-il dans le courrier qu'il leur fit porter par pigeon. Mais d'importants travaux de modernisation et de rénovation créent momentanément certains besoins que nous ne pouvons satisfaire sans affaiblir notre performant système productif. »

La demande fut reçue favorablement par toutes les fermes alentour. La république du Lac jouissait encore à cette époque d'une solide réputation, acquise durant le développement fulgurant du printemps précédent. Les problèmes rencontrés depuis avaient été activement étouffés. Orphée le rossignol ne cessait de brocarder les « déclinistes » qui avaient l'audace de parler de la gravité de la situation. À force d'être répétées, les déclarations rassurantes avaient constitué d'efficaces remparts contre la réalité. Pour beaucoup dans la région, les difficultés du Lac n'étaient encore que des rumeurs médisantes.

La fermière élue de la ferme des Tudesques, une grosse poule qui ne s'en laissait pas compter, accorda le prêt, mais les négociations furent beaucoup plus difficiles que prévu pour Platon. Durant les discussions, ce dernier tenta de faire valoir le charme qui lui assurait tant de succès chez lui, mais il constata avec dépit que la poule y était absolument insensible.

Le remboursement devait avoir lieu petit à petit, la première échéance étant fixée quelques semaines plus tard. C'était court, mais la perspective d'éloigner le spectre de l'impasse des comptes, ne serait-ce que de quelques jours, suffisait à soulager le cochon.

« En compensation de cette avance que nous faisons, ajouta la poule avec un claquement de son bec jaune, vous nous verserez en supplément une quantité déterminée de lait et d'œufs chaque mois. C'est le prix légitime de l'effort. Et sans cela, pour quelle raison prendrions-nous le risque de vous prêter ? »

Platon apposa sa patte préalablement trempée dans l'encre au bas de la feuille présentée par la poule. Orphée fut aussitôt envoyé pour répandre dans la ferme la nouvelle qu'un accord historique avait été conclu, qui témoignait du sérieux de la gestion de l'équipe dirigeante du Lac.

Dès le lendemain, les charrettes débordant de grains et de fourrage arrivèrent, déchargeant leur précieuse cargaison devant la foule des animaux. Chacun dansait de joie, tournait hystériquement sur soi-même ou faisait de grands bonds. On vit même des poules embrasser des canards à plein bec, et des moutons jouer à saute-humain avec les chèvres.

Les greniers étaient à nouveau pleins, pour quelques semaines. Platon fit un discours triomphal expliquant que ces nouvelles ressources allaient permettre des « investissements dans des projets structurants ».

En réalité, elles furent englouties par les Services Communs. On venait justement d'inaugurer un service des Divertissements dont la vocation était d'aider

les animaux à s'amuser en ces temps maussades. La première Fête de la Solidarité Volaillère eut lieu le soir même, et les Assises de l'Amitié Caprine le lendemain, précédant une grande Célébration de l'Entente Bovine qui, annonçait-on, serait le temps fort de la saison. Le coût de ces événements ne fut jamais rendu officiel, mais certains s'étonnèrent qu'une nouvelle charrette soit envoyée de la ferme des Tudesques peu après. Aucune communication particulière ne fut faite à ce sujet.

L'élection d'hiver intervint alors que tous étaient encore dans l'ivresse des nombreuses festivités. Très peu d'animaux se déplacèrent dans la grange pour participer au scrutin, mais Platon souligna qu'il fallait mettre cette faible participation sur le compte de la fatigue des animaux qui s'étaient particulièrement divertis.

Le dirigeant incontesté du parti du Bien fut réélu sans mal, en dépit d'une opposition plus active que jamais à dénoncer partout « la gabegie de la gestion commune » et « l'enterrement des libertés ». Les animaux n'avaient pas soif de liberté et l'évocation de ce mot n'excitait plus grand monde. Ils réclamaient d'abord des ressources décentes pour vivre.

Pour s'acquitter des versements supplémentaires exigés par la ferme des Tudesques, Platon institua un nouveau prélèvement sur les œufs et le lait, accompagné de messages d'encouragement aux poules et aux vaches. Certes, reconnaissait-on, l'effort demandé était réel puisqu'il s'agissait pour elles de produire plus sans

rien recevoir en échange, mais elles devaient « jouer le jeu ». « Tout le monde doit participer à l'effort collectif », chantait le rossignol toute la journée. Platon fit aussi un effort : il décida de ne plus se resservir deux fois de charlotte à la fraise. Un vrai sacrifice pour lui.

Conscient de la nécessité d'augmenter la production de la ferme, Randy était venu exposer à l'illustre porc, méfiant, plusieurs idées de modernisation. Il proposa un schéma plus rationnel de répartition des parcelles afin que le travail des champs puisse mobiliser moins de monde et être plus rapide. Il soumit aussi un projet d'automatisation du remplissage des mangeoires utilisant habilement la pesanteur pour répartir les grains. Toutes ces idées, plaida Randy, permettraient de gagner du temps et beaucoup d'énergie qui pourraient ainsi être employés ailleurs.

Le refus de Platon fut catégorique : « Ces innovations sont intéressantes, bien sûr, mais elles reviendraient à supprimer des emplois, ce qui est exactement le contraire de notre objectif. Qu'allez-vous dire aux cochons dont le travail est de remplir ces mangeoires ? Je vois bien que votre préoccupation est de faire plus de profit. Toutes vos soi-disant innovations ont l'intérêt personnel pour moteur. Je ne vous en blâme pas, c'est votre droit. Mais c'est en revanche le rôle de la Ferme de ne pas y souscrire et de préserver autant qu'elle le peut les animaux des individualistes sans cœur de votre espèce. »

À partir de ce jour, Randy n'adressa plus la parole à Platon et ne proposa plus rien. Il était devenu taciturne et maussade. Un matin, on trouva son box

vide. On apprit quelques semaines plus tard qu'il était allé rejoindre la ferme des Tudesques, où il avait créé une activité de transport de bois de chauffage qui connaissait un développement foudroyant. Officiellement, Platon ne fit aucune allusion à ce départ, mais en privé il ne manquait pas de se répandre en imprécations contre ce « déserteur », ce « traître » qui avait fini par montrer sa vraie nature. L'exemple du cheval, pourtant, fut suivi par de nombreux animaux. L'oie spécialisée dans la médecine s'en alla à quelques kilomètres de là créer un hôpital pour animaux qui devint vite réputé ; le mouton tricoteur partit monter une fabrique de coussins de nid pour poules pondeuses dont le succès fut immense.

À cette époque, les fermes autour de celle du Lac connurent d'importantes transformations. Sous l'influence des idées de Randy et d'autres animaux particulièrement créatifs, les modernisations se multiplièrent. Des techniques complexes d'utilisation de la force des cours d'eau furent développées et appliquées à l'irrigation des champs ; des systèmes mécaniques ingénieux furent mis au point pour permettre le levage des charges lourdes, ce qui ouvrait de nouvelles perspectives pour les activités de construction et de stockage des produits agricoles ; de grandes serres vitrées furent édifiées, stimulant une production de fruits et légumes qui s'annonçait exceptionnelle. Toutes ces innovations créaient une incroyable excitation et un élan de modernisation jamais vu. Des métiers et des activités naissaient tous les jours, qui venaient nettement compenser la disparition des travaux devenus

inutiles. Les échanges entre les exploitations se multipliaient, créant chez chacune d'elles une fantastique diversité de produits. Jamais les animaux n'avaient disposé d'un tel confort et d'une telle abondance de ressources.

La ferme du Lac restait totalement à l'écart de ce mouvement. À ceux qui se risquaient à vanter le dynamisme des voisines, on répondait qu'en oubliant les traditions, ces écervelées perdaient leurs repères et leur identité, qu'on oubliait toutes les inégalités qui résultaient de ces changements, et qu'il fallait se garder de tomber comme elles dans une course matérialiste à la production. « Travailler moins » pour profiter de l'existence, « dépenser plus » pour mieux servir les populations et « emprunter la différence » devinrent les trois piliers de la politique de Platon.

CHAPITRE 12

Les chiffres de la dette de la ferme du Lac étaient désormais tenus secrets, pour ne pas alimenter d'inutiles commérages. « Tout est sous contrôle », répétait Goupil sans plus de commentaires à ceux qui l'interrogeaient.

« Il ferait beau voir, tempêtait le renard, que des esprits chagrins regrettent notre choix de l'endettement, puisqu'il permet de préserver notre modèle ! »

Ce que Platon et Goupil cherchaient absolument à garder secret, c'est que depuis quelque temps ils avaient été obligés d'emprunter à une autre exploitation voisine, pour pouvoir rembourser une première partie de la dette auprès des Tudesques.

Sur le moment, Platon crut disposer d'une nouvelle solution miracle. Le mécanisme permettait en théorie d'emprunter à l'infini : il suffisait de rembourser les échéances grâce à de nouveaux prêts, qui eux-mêmes seraient remboursés par d'autres prêts !

Mais après trois tours de ce manège, les fermes qui avaient prêté commencèrent à être plus soupçonneuses. Elles cherchèrent à avoir plus d'informations sur les stocks réels du Lac, et même des garanties sur ses rentrées futures. Les compensations exigées en retour devenaient de plus en plus importantes. Désormais, Platon devait s'engager à rembourser presque l'équivalent du double des grains et du fourrage qu'il empruntait. Dans l'esprit des autres fermes, les promesses de grains de la ferme du Lac avaient de moins en moins de crédibilité, et l'on doutait de toute façon de la qualité de la prochaine récolte.

Malgré tous les efforts de communication, les difficultés et le désordre qui avaient présidé aux semailles étaient désormais bien connus. Au sein même de la ferme, certains s'en inquiétaient et citaient les fermes prêteuses en exemple, soulignant qu'elles n'avaient aucun problème d'endettement.

« Ce n'est pas notre culture, objecta Platon, ils ignorent le remarquable degré de solidarité dont nous jouissons. Et puis vous savez, les greniers pleins ne font pas tout. Leur modèle a un côté obscur. Là-bas les animaux sont en réalité bien malheureux, livrés à la férocité des rapports de force entre acheteurs et vendeurs, et perdus dans l'enfer d'un individualisme forcené. Voulez-vous que je vous dise ? La vérité, c'est qu'ils nous envient. »

Il devenait plus difficile chaque semaine de trouver de nouveaux prêteurs. Platon introduisit alors dans ses prises de parole un nouveau thème de prédilection : l'hostilité des autres fermes.

« Elles sont, dénonçait-il avec des trémolos dans la voix, des exploiteurs, des vautours sanguinaires ne cherchant qu'à prospérer sur la misère des honnêtes animaux travailleurs ! »

Quand la dernière négociation avec la ferme qui envisageait de prêter échoua, sans qu'aucun autre volontaire ne se présente, Platon comprit qu'il était arrivé au bout de son système.

« Mes chers compatriotes, annonça-t-il le soir même, j'ai dû prendre une grave décision. Elle m'a été dictée par la morale et non par la nécessité. Les fermes voisines ont cru pouvoir prendre le contrôle de la république du Lac grâce aux quelques aides qu'elles nous ont apportées. Nous comprenons mieux, à présent, leur empressement à nous prêter cette nourriture. Leur dessein diabolique de domination est désormais trop évident. Leur intolérable ingérence dans nos affaires, quand elles ont prétendu vérifier par elles-mêmes l'état de nos stocks, aurait dû nous alerter. Croyaient-elles pouvoir nous acheter avec leur aumône ? Leurs sacs de grains étaient autant de tentatives pour nous corrompre, autant de moyens subreptices de nous conquérir !

» En tant que Fermier de la république du Lac, mon devoir est de fermer la porte à ces exploiteurs sanguinaires. En vertu de la justice et du respect du droit des peuples à poils et à plumes à disposer d'eux-mêmes, en vertu de leur légitime résistance à l'oppression de créanciers iniques, j'annonce qu'à partir de maintenant nous cessons absolument tout remboursement. Nous avons trop besoin de ces ressources, comment vous en priverais-je ? »

Dès le lendemain, les autres fermes émirent de très vives protestations, menaçant même de représailles physiques.

« N'écoutons pas ces terroristes ! serina le rossignol toute la journée. Célébrons plutôt la victoire de la justice. Nous sommes victorieux car nous avons envoyé un message de dignité aux autres animaux. Nous ne laisserons pas la ferme du Lac entre les mains de ceux qui veulent la soustraire à son nouvel ordre démocratique, aux principes de solidarité et de respect mutuel auxquels elle tient. »

Le chat Savonarole scandait plus que jamais ses thèmes favoris : « Oui, il faut penser aux plus pauvres, à ceux qui ont moins. Notre monde est égoïste. Il n'y a pas encore assez de solidarité, c'est cela qui nous perd. Détournons notre regard du matériel ; le plus important est ailleurs, c'est le Fermier Suprême qui nous guide. »

Si la ferme était débarrassée du poids de ses dettes, elle ne pouvait désormais plus compter que sur ses ressources internes. Tout nouvel emprunt était bien sûr devenu impossible. Les quelques animaux qui échangeaient encore avec les autres fermes perdirent d'un coup tous leurs clients car on ne pensait pas que les engagements qu'ils prenaient fussent fiables. La réparation de la charrette devint impossible car le vendeur de la roue exigeait un paiement immédiat. Il ne serait pas facile de moissonner sans elle. Le chemin défoncé qui menait à la ferme rendait de toute façon la circulation difficile.

L'aversion des habitants du Lac pour tous les animaux étrangers attint alors un nouveau seuil. C'était à cause d'eux, chacun le savait, qu'ils étaient dans cette situation. Sans la cupidité de ces fermes où le profit et la spéculation régnaient en maîtres, faisant oublier les plus élémentaires instincts de la solidarité animale, la ferme du Lac n'aurait connu aucune pénurie. En réalité – n'était-ce pas évident ? –, les autres fermes agissaient de la sorte par jalousie envers cette magnifique république du Lac où triomphaient désormais la justice et l'intérêt commun. Elle s'était érigée en rempart contre le chacun-pour-soi, et cette posture courageuse faisait d'elle la cible de toutes les forces nuisibles qui l'encerclaient.

Les visites d'animaux étrangers devinrent de plus en plus rares. Elles étaient découragées par le service de la Sécurité Intérieure et de la Vertu Fermière qui trouvait que les animaux d'origine extérieure avaient un mauvais esprit dont il fallait protéger les bons animaux d'ici – tout discours mettant en cause l'organisation de la Ferme était désormais réprouvé, pour le bien de tous.

De toute façon, les mésaventures de quelques visiteurs étrangers qui avaient été subitement pris à partie avaient fait le tour de la région et les animaux des autres fermes évitaient, s'ils le pouvaient, de pénétrer sur les terres du Lac. La chouette Athéna elle-même avait échappé de peu aux mâchoires du chien Scylla, lorsqu'elle avait critiqué la façon dont Platon avait employé ses mandats. Après cet épisode, plus personne ne la vit aux abords des terres de la ferme. Le rossignol

n'avait pas eu de mal à convaincre les animaux du Lac que cette disparition était bienvenue. On n'avait pas besoin de donneuses de leçon et d'intellectuelles hors-sol prétendant savoir mieux que les Services Communs et les représentants des animaux ce qui était bon pour eux. Le vrai savoir et la légitimité, il fallait l'admettre une fois pour toutes, étaient du côté des élus et des professionnels de la gestion commune employés par la Ferme, qui devaient régler la vie de chacun.

L'isolement de la ferme du Lac, contraint par les faits, était érigé en exigence morale, mais aussi vanté comme la meilleure solution à la crise productive.

« Redécouvrons dorénavant les vertus de l'auto-subsistance, insista Platon. Quoi de mieux que la consommation locale, qui favorise notre propre production et non celle des autres ? »

La faim était redevenue une réalité pour la plupart des animaux. Malgré l'obligation officielle, les billets de droit-au-grain n'étaient plus acceptés par personne. Leur valeur était devenue quasi nulle. Ils jonchaient la cour et on les piétinait comme s'il se fut agi de simples feuilles mortes. La rémunération des Agents de Fonctionnement fut divisée par dix. Même à ce niveau, elle était rarement versée en entier.

Le pré de repos où les animaux âgés pouvaient se rendre fut déplacé et drastiquement réduit. Désormais, il se limitait en réalité à un petit périmètre rocailleux et battu par les vents au sommet d'une des collines. La détresse des vieux animaux parqués dans cette zone inhospitalière aurait sans doute beaucoup plus

attiré l'attention si elle n'était pas éclipsée par celle, plus visible, des jeunes animaux désormais en âge de travailler qui ne trouvaient pas à s'employer. Ils erraient par groupes dans la cour, désœuvrés, tantôt abattus, tantôt violents. Ils transformaient en agressivité à l'encontre de tout le monde l'énergie qu'ils ne pouvaient dépenser autrement.

Étrangement, le cochon n'était pas directement associé à la situation. Les animaux étaient encouragés à voir ces difficultés comme la conséquence de la malveillance des autres fermes, ce qu'ils croyaient volontiers. Jamais ils n'avaient autant compté sur la Ferme pour les aider.

CHAPITRE 13

Pour ne pas mourir de faim, les bêtes éperdues multipliaient les expédients. Certaines lapines allèrent jusqu'à accepter de vendre pour une carotte quelques-uns de leurs lapereaux à un blaireau patibulaire qui rôdait dans la forêt voisine. Le blaireau avait promis, le cœur sur la main, que les petits allaient être placés dans le clapier d'une autre ferme qui souhaitait se développer. On ne vit plus jamais ni le blaireau ni les lapereaux.

Un marché noir s'était développé, où les moins scrupuleux des animaux parvenaient à faire de juteuses affaires. Ils se débrouillaient pour faire venir clandestinement de la nourriture de l'extérieur. Puis ils n'avaient plus qu'à faire monter les enchères ; la faim tenaillant les pauvres bêtes les conduisait à accepter les contreparties les plus disproportionnées. Pour un bol de grains, un mouton se laissa tondre la laine jusqu'à ce qu'il ne lui restât plus le moindre poil pour le protéger du froid. De toutes jeunes brebis à peine sorties

de l'état d'agnelles se soumirent aux assauts lubriques du bélier en échange de quelques brins de paille.

L'allocution vespérale de Platon avait désormais lieu dans la grange. Le froid était trop piquant pour que les animaux restent suffisamment attentifs ; leur concentration en pâtissait. Le cochon avait fait édifier une estrade où trônait un lutrin spécialement conçu pour lui donner l'air d'être plus imposant. Un discret petit marchepied lui permettait, dressé sur ses deux pattes arrière dans un effort qui lui coûtait et qu'il ne maintenait qu'avec peine le temps de son discours, d'arriver au niveau du garrot d'un cheval. Ce n'était pas aussi majestueux que le balcon habituel mais ce n'était pas si mal.

Quand les animaux entrèrent dans la grange en ce soir de février, un grand drap blanc était placé devant l'inscription des quatre articles du Règlement Fondateur.

Platon portait désormais habituellement le gros manteau de fourrure de la femme du fermier, ce qui lui donnait l'air chimérique d'un porc à crinière noire. Il prit la pose pénétrée et auguste qu'il avait spécialement travaillée toute l'après-midi devant un miroir : les yeux plissés, les oreilles raidies, le groin légèrement levé et tourné de trois quarts. Il parla ce soir-là en employant un ton nouveau, très différent de la séduction cauteleuse habituelle, plus tranchant et dur. Il semblait que, pour la première fois de son existence, Platon ne s'embarrassait plus de plaire.

« Il est temps d'adapter nos principes à l'évolution du monde. Le temps n'est plus à l'idéalisme, mais

à l'efficacité. La Ferme, qui nous protège tous, doit être remise au centre du Règlement Fondateur. La version initiale était trop centrée sur l'individu. Elle encourageait l'égoïsme, les inégalités et menaçait la cohésion sociale. Nous devons lui substituer de nouveaux principes qui assureront le bonheur collectif en faisant barrage à l'individualisme forcené. »

Sur un signal de Platon, on fit tomber le drap pour découvrir les nouvelles inscriptions peintes sur le mur de la grange.

Article 1 : Pour votre sécurité, tout ce qui n'est pas permis est interdit.

Article 2 : Tous les animaux doivent être égaux.

Article 3 : La Ferme assure la redistribution des richesses créées par le travail de chacun pour garantir la justice et l'unité de la collectivité.

Platon reprit la parole, alors que les animaux déchiffraient péniblement l'inscription – les efforts de la plupart d'entre eux pour apprendre à lire avaient été limités.

« Certes, vous êtes tous libres. Mais parfois l'usage individuel de votre liberté a des conséquences néfastes pour tous. Les tendances de l'animal sont mauvaises, car elles le poussent à mettre en avant son propre intérêt. La Ferme est là pour rappeler et faire triompher l'intérêt collectif, qui n'est celui de personne en particulier.

» Désormais, en vertu de l'article premier, la liste des actions autorisées sera établie de façon détaillée, et chaque animal pourra s'y rapporter. Ces nouvelles règles, évidemment, sont édictées pour votre bien.

La sécurité est la première de vos exigences, et vous avez raison. La Ferme entend bien vous fournir la protection maximale que vous attendez.

» Pour y parvenir, vous comprendrez bien que nous ne pouvons continuer à laisser les animaux aller et venir sans qu'il soit possible de vérifier si une action répréhensible se prépare ou si vous courez un quelconque danger. C'est pourquoi je suis fier d'annoncer la création d'un service de Protection Générale. Il emploiera en priorité nos compatriotes dotés d'ailes et sachant voler – les poules, qui ne volaient qu'à grand-peine, étouffèrent un cri de dépit. J'invite coucous, merles, perdreaux, buses et éperviers à candidater. Il s'agit de permettre à la Ferme de vous protéger en vérifiant en permanence que rien d'anormal ne se passe.

— Que restera-t-il de notre liberté, intervint le coq, quand chacun de nos faits et gestes sera rapporté ?

— Voyons, coupa Platon avec bonhomie, la liberté est entière puisque les animaux qui n'ont rien à se reprocher n'auront rien à craindre. La surveillance, ou plutôt la "protection continue" comme je préfère l'appeler, n'importunera que les malhonnêtes. Si cela vous inquiète, cela dit beaucoup de vos intentions », conclut-il avec un regard moqueur.

Honteux d'avoir pu trahir des intentions malhonnêtes et de ne pas avoir pensé à la sottise de sa remarque, le coq picora nerveusement le sol, en faisant semblant de chercher des vers de terre. Autour de lui, les poules gloussaient et lui jetaient à la dérobée des coups d'œil réprobateurs.

Platon continua son explication des nouveaux articles du Règlement.

« L'égalité et la solidarité sont, après la protection, les autres grands piliers sur lesquels notre belle république doit être plus que jamais fondée.

» Pas une égalité formelle, qui n'est qu'une hypocrisie, une invention des puissants pour opprimer les plus faibles, non, mais une égalité réelle. Quel que soit le travail de chacun, son revenu final ne devra jamais être trop supérieur à celui des autres. Au-dessus d'un certain niveau jugé suffisant, la Ferme opérera un prélèvement absolu : l'intégralité des ressources supplémentaires sera versée à la collectivité. Il est temps de comprendre que ces ressources en plus que certains parviennent à s'approprier sont de toute façon inutiles, puisque d'autres s'en passent, et qu'elles sont même nuisibles à la société puisqu'elles créent des différences attisant l'envie. Bien sûr, certaines races d'animaux, comme les cochons par exemple, ont naturellement besoin de rations supérieures. Elles seront modulées en conséquence. Désormais, chacun recevra en fonction de ses besoins, et non en fonction de ce que l'inique loi du marché aura décidé. »

Une salve d'applaudissements partit du coin où les cochons étaient rassemblés. Platon s'empressa d'ajouter :

« Nos amis les chiens, ainsi que les membres des Services Communs auront aussi une ration améliorée, eu égard à leurs importantes fonctions.

» La solidarité dont nous voulons être les architectes doit être sans faille. Sans cela elle n'est qu'aumône,

miette humiliante jetée par les plus riches aux plus pauvres. La solution nous apparaît à présent dans toute sa clarté : faire qu'en vertu d'un système radical, il n'y ait plus ni richesse ni pauvreté. Naturellement, nous surveillerons de très près les fraudeurs qui voudraient en profiter pour travailler moins qu'ils ne le peuvent. Chacun est ainsi appelé à faire de son mieux et à consacrer toute son énergie à aider la société dans un constant élan altruiste. Pour des raisons d'organisation, les moments de loisirs seront désormais programmés par la Ferme et les activités de divertissement organisées. Durant le temps de travail, des contrôles rigoureux de l'enthousiasme productif seront opérés par le nouveau service de la Cohésion Égalitaire Durable que je viens de créer. »

Les Agents de Fonctionnement applaudirent. Ils avaient été judicieusement répartis dans l'assemblée, de façon à donner l'impression d'une unanimité de la foule. Transis de froid et affamés, les autres animaux réagirent à peine, et commençèrent à sortir à la queue leu leu de la grange pour aller au plus vite se serrer les uns contre les autres dans la paille de leur abri. Du moins ceux qui en avaient un.

Platon, soulagé que sa réforme ait pu être adoptée si aisément, fit un signe imperceptible de la tête à Goupil pour lui indiquer laquelle des truies du premier rang il fallait faire monter ce soir-là, et s'en retourna en se dandinant lourdement vers le manoir – depuis qu'il avait pris du poids, il se déplaçait de plus en plus difficilement.

À partir de ce jour, on trouvait sur chaque toit et dans chaque arbre un oiseau qui scrutait toutes les allées et venues, notant avec son bec ce qu'il voyait et entendait sur un petit carnet. Des busards tournaient très haut dans le ciel gris, afin qu'aucun lieu de la ferme n'échappe à l'œil bienveillant des Services Communs.

Les animaux acceptèrent sans mal cette surveillance. Si la présence constante d'un oiseau les fixant avait commencé par être troublante, elle fit bientôt partie du paysage et nul ne la remarquait plus. Curieusement, le marché noir ne disparut pas ; les oiseaux savaient regarder ailleurs quand il le fallait et laissaient les échanges clandestins se dérouler comme avant. Ils se contentaient de prélever un petit pourcentage des transactions en échange.

Il était admis une fois pour toutes que le système mis en place était le meilleur possible. La sécurité, après tout, n'avait jamais été aussi parfaitement garantie qu'aujourd'hui. On pouvait aussi être sûr qu'aucun animal ne chercherait à tirer au flanc en allant paresser dans quelque endroit reculé pendant que les autres travaillaient. Les horaires de travail étaient désormais affichés la veille de chaque journée sur le mur de la grange, et la répartition des tâches précisément indiquée. Le repos était attribué par roulement. Le travail de chacun cessa d'être comptabilisé – ce principe attisait, assura-t-on, une rivalité néfaste entre les animaux. Le travail n'était pas une compétition, après tout, mais un geste altruiste où chacun se devait de donner son énergie pour la collectivité. La Ferme versait désor-

mais une ration égale à chacun – du moins à ceux qui ne faisaient pas partie des catégories identifiées comme particulières. Cette ration était de plus en plus maigre, les greniers étant quasiment vides. On vit des moutons lécher le sol à coups de langue fébriles pour tenter d'y détacher quelques brins d'herbe gelés. Des canards frappaient leur bec sur la glace du lac dans l'espoir vain de la briser et de pouvoir intercepter un petit poisson. Faméliques, les poules elles-mêmes ne pondaient plus d'œufs qu'exceptionnellement.

Le manoir, en revanche, était encore relativement préservé des privations, grâce à la priorité dont il disposait sur les réserves – il était indispensable, n'est-ce pas ? que les dirigeants soient correctement nourris. Platon avait seulement dû renoncer aux cerises au sirop, qu'il adorait, car elles étaient devenues introuvables même au marché noir où son cuisinier n'hésitait pas à s'approvisionner si nécessaire. Il se consolait en se gavant de fromages venant de la fabrique qu'il avait sauvée envers et contre tout. Leur prix était devenu inabordable pour tous les animaux, aussi n'alimentait-elle plus que la table du Fermier de la république.

Les jours passèrent, apportant chacun leur lot de privations supplémentaires. Certains moutons, dont paradoxalement la faim affûtait l'esprit, remarquèrent que dans leurs souvenirs les conditions n'étaient pas aussi dures du temps de Louis. D'autres ajoutaient qu'au début de la république, quand la Ferme n'avait pas encore étendu son manteau protecteur et imposé

la solidarité aux égoïstes, les choses semblaient aller mieux.

« Votre esprit idéalise le passé, intervenait Orphée qui accourait à tire d'aile dès qu'une discussion négative était rapportée par un oiseau-surveillant. Nul ne doit regretter les temps obscurs où nous étions soumis aux caprices d'un seul, et encore moins ceux où nous étions livrés à la violence des intérêts individuels. Aujourd'hui, plus personne n'exploite personne puisque nous collaborons tous dans une même tâche collective ! Les difficultés momentanées que nous connaissons sont dues à l'égoïsme de certains d'entre nous qui ne donnent pas toute leur énergie dans leur travail. »

L'hiver touchait à sa fin. Les nouvelles élections allaient avoir lieu dans quelques semaines.

Ce soir-là, Platon était monté très tôt dans sa chambre. Assis dans le fauteuil à bascule qui oscillait doucement, le cochon réchauffait ses pattes devant la cheminée où un bon feu de bois crépitait. Il était inquiet. Une nouvelle candidature à la fonction qu'il occupait venait d'être annoncée : celle du rat Maximilien. Le cochon pensait avoir vaincu le danger de son opposition en parvenant à ridiculiser son discours sur la réduction des dépenses communes – quel animal sensé pouvait bien soutenir qu'en cette période difficile la solution était de réduire le soutien de la Ferme ? Voilà qu'une nouvelle opposition était née, à travers un rival qui avait l'audace d'aller encore plus loin que lui, appliquant en la portant à l'extrême la stratégie qui lui avait valu de réussir.

Les rats étaient présents depuis toujours à la ferme, mais ils se faisaient discrets et personne ne les aimait. Toujours cachés, surgissant d'on ne savait où et se nourrissant d'on ne savait quoi – ou plutôt on ne le savait que trop, de rapines adroites où ils parvenaient à voler sans être vus –, ils vivaient à la marge des autres bêtes.

Depuis que la ferme commençait à rencontrer des problèmes d'approvisionnement, Maximilien semblait toujours là dès que des animaux tenaient une conversation inquiète. Le rat écoutait, compatissait, et en rajoutait, suggérant que le vrai problème était que les animaux venus d'ailleurs prenaient le travail et empochaient les aides des vrais animaux « d'ici ».

Maximilien avait créé un parti, le Parti laciste-solidariste. Le rat était éloquent et ses prises de parole attiraient de plus en plus de monde.

« La Ferme ne manque pas de moyens, soutenait-il. C'est une fable. Ce sont les animaux en trop qui nous mettent dans cette situation. Il suffirait qu'ils partent pour que nous retrouvions la prospérité d'antan.

» Il y a encore beaucoup trop d'inégalités, spécialement entre les plus humbles d'entre nous et ceux qui ont en stock des seaux de grains à ne plus savoir qu'en faire. Des seaux de grains, permettez-moi de le dire – il abaissait la voix, sur le ton de la confidence –, à l'origine douteuse... Toutes les possessions particulières doivent être confisquées. À quoi sert d'avoir des réserves propres puisque la Ferme a déjà pour rôle de pourvoir à tous nos désirs ? Il faut aussi aller plus loin encore dans la solidarité, en contrôlant beaucoup plus rigoureusement l'enthousiasme à la tâche. Tout

animal soupçonné de ne pas donner son maximum doit être puni sévèrement. Mais cette solidarité doit être réservée à nous autres, animaux du Lac. Nous devons fermer pour de bon la route qui mène aux fermes voisines, qui veulent seulement nous asservir avec leurs pseudo-échanges. C'est ainsi que nous retrouverons la richesse perdue. »

Ces prises de position semblaient rencontrer un écho de plus en plus fort chez les employés des Services Communs eux-mêmes. Le rat ne manquait d'ailleurs aucune occasion de souligner qu'ils n'étaient pas assez payés et pas assez nombreux pour assumer convenablement leurs importantes tâches.

En plus de tous les animaux présentés comme « étrangers », les oies étaient la cible habituelle des diatribes de Maximilien. Elles n'étaient pas vraiment « d'ici », suggérait-il. Si l'on y réfléchissait, elles étaient arrivées avec Louis, venant d'on ne savait où. Et maintenant, elles avaient pris trop d'importance, probablement parce qu'elles pratiquaient une entraide de groupe de mauvais aloi. Elles ne s'aideraient pas autant entre elles si elles ne haïssaient pas les autres. Et d'ailleurs, la difformité de leur long cou bizarre – preuve évidente de leur fourberie tordue ! – indiquait bien ce que ce n'étaient pas des animaux comme les autres. Elles étaient, à la limite, des sous-animaux.

On murmurait même, au sein du Parti laciste-solidariste, qu'un bon moyen de rendre cette population utile à quelque chose serait de parquer la plupart des oies, de les gaver et de vendre ensuite leur foie... La proposition effrayait d'abord, puis était devenue une

sorte de plaisanterie à la mode, et avait fini par être prise très au sérieux. Certains se disaient qu'après tout, ces oies « l'avaient bien cherché » et qu'« à situation exceptionnelle, mesures exceptionnelles ».

Maximilien s'enhardissait à mesure que ses propositions rencontraient une sympathie plus marquée. Pour reconquérir la richesse volée, soutenait-il, il était légitime d'aller la prendre de force aux autres fermes. Ces opérations ne seraient qu'une juste récupération de ce qui appartenait aux animaux du Lac. S'il était élu, le rat expliquait que la création d'une « milice de défense » dans laquelle tous les jeunes animaux seraient inscrits de droit ferait d'une pierre deux coups : elle doterait la Ferme des capacités de réalisation des expéditions projetées et sortirait la jeunesse de la misère et du désœuvrement.

Goupil avait rencontré en secret le rat à plusieurs reprises, dans une clairière éloignée où personne ne passait jamais. À la lueur de la lune, le renard avait longuement écouté le discours bien rodé de Maximilien. Affectant d'abord la froideur et le mutisme le plus complet pour ne pas se compromettre, Goupil avait peu à peu assoupli son attitude, donnant des signes plus évidents d'assentiment, puis enfin livrant avec chaleur des conseils stratégiques au rat dont nul ne connut jamais la teneur exacte. À partir de ce moment, le renard devint le conseiller intime mais clandestin de Maximilien.

Le regard fixé sur les flammes dansantes de l'âtre, Platon remuait de noires pensées. L'enthousiasme qui

accompagnait Maximilien et l'adhésion de plus en plus grande aux idées qu'il professait ne lui avaient pas échappé. Il vitupérait l'ingratitude de ces animaux pour lesquels on avait fait toujours plus, et qui se plaignaient sans cesse. « Ils voulaient de la protection, je leur en ai donné, pensa-t-il. Ils voulaient des aides, je leur en ai donné. Ils n'aimaient pas ceux qui réussissaient mieux qu'eux, je les ai supprimés. Et ce n'est pas assez ! » Il n'avait jamais douté de la justesse de ses décisions, et avait toujours considéré naturel que son intérêt propre d'animal politique coïncidât avec celui de la ferme. Mais ce soir, pour la première fois, il doutait. N'aurait-il pas mieux valu qu'il ne mît pas la patte dans l'engrenage de l'intervention, au risque de ne pas être réélu ? N'avait-il pas fait de la ferme du Lac une collectivité malade où chacun s'efforçait de vivre aux dépens des autres ? N'aurait-il pas dû se cantonner strictement à son rôle initial de gardien des principes, laissant aux animaux le soin de décider de leurs actions, bonnes ou mauvaises ? Il n'était peut-être pas possible de faire le bien des autres contre leur volonté. L'intérêt personnel était trop enraciné en eux pour qu'un système juste comme celui qu'il avait mis en place fonctionne. Mais si les animaux étaient inadaptés au système, n'était-ce pas ce dernier qu'il fallait changer ?

Il secoua la tête, comme pour chasser une nuée de mouches. « Non, c'est de toute façon trop tard. Plus personne n'accepterait un retour en arrière. Ils sont si nombreux à dépendre de la Ferme, à tout attendre d'elle, comment soutenir aujourd'hui qu'il faut qu'elle

recule ? Comment présenter comme une amélioration la suppression de ce que nous avons toujours décrit comme un progrès ? Personne ne comprendrait. Un candidat qui proposerait un tel changement n'aurait qu'une voix, la sienne. »

Platon ne voulait pas croire aux chances du rat d'être élu au printemps. Elles semblaient pourtant grandes.

« S'il gagne ces élections, pensa Platon avec lucidité et dépit, ce seront sûrement les dernières. Et ça sera peut-être aussi bien. Les animaux ne veulent pas de liberté ; ils seraient bien incapables d'en jouir. C'est dans la servitude qu'ils se complaisent. »

Il remit une bûche dans la cheminée.

L'hiver déposait ses ultimes frimas sur les herbes du pré. Dans quelques jours, la nature allait se réveiller et s'étirer au long des chemins en d'innombrables pousses vertes. La ferme du Lac allait entrer dans une ère nouvelle.

Bordeaux, Landiran,
juillet-août 2015

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos 9

PRINTEMPS

Chapitre 1 13

Chapitre 2 23

Chapitre 3 37

Chapitre 4 45

ÉTÉ

Chapitre 5 57

Chapitre 6 67

Chapitre 7 79

AUTOMNE

Chapitre 8 89
Chapitre 9 95
Chapitre 10 103

HIVER

Chapitre 11 111
Chapitre 12 119
Chapitre 13 127

Ce volume,
le vingt-sixième
de la collection « Entreprises et société »
publié aux Éditions Les Belles Lettres
a été achevé d'imprimer
en décembre 2015
par La Manufacture Imprimeur
52205 Langres Cedex

N° d'éditeur : 8197
N° d'imprimeur : 151062
Dépôt légal : janvier 2016
Imprimé en France

Clin d'œil au célèbre livre de George Orwell publié en 1948 dénonçant le communisme stalinien, *La Nouvelle ferme des animaux* propose une satire de notre système politique et du désastre économique auquel il nous mène.

En prenant le pouvoir dans la ferme, les animaux souhaitent établir une république où la liberté de chacun se conjugue avec la prospérité économique. Mais à force de dérives clientélistes, de démagogie et de compromis avec les différents lobbies de la rente, la ferme entre rapidement dans une dramatique spirale d'endettement et de pauvreté.

Alors que la crise de la dette publique fait trembler l'Europe sur ses bases, ce livre dénonce, sur un mode à la fois humoristique et pédagogique, la route de la servitude sur laquelle nous sommes engagés.

Olivier Babeau est professeur à l'université de Bordeaux. Ancien conseiller ministériel et directeur de campagne électorale, il connaît bien les coulisses du pouvoir et de la politique. Il s'exprime régulièrement dans les médias pour commenter l'actualité économique et a publié plusieurs ouvrages dont Le management illustré par l'art *(2013).*

15 €
Code Sodis : 9666830
ISBN : 978-2-251-89016-6

Clin d'œil au célèbre livre de George Orwell publié en 1948 dénonçant le communisme stalinien, *La Nouvelle ferme des animaux* propose une satire de notre système politique et du désastre économique auquel il nous mène.

En prenant le pouvoir dans la ferme, les animaux souhaitent établir une république où la liberté de chacun se conjugue avec la prospérité économique. Mais à force de dérives clientélistes, de démagogie et de compromis avec les différents lobbies de la rente, la ferme entre rapidement dans une dramatique spirale d'endettement et de pauvreté.

Alors que la crise de la dette publique fait trembler l'Europe sur ses bases, ce livre dénonce, sur un mode à la fois humoristique et pédagogique, la route de la servitude sur laquelle nous sommes engagés.

Olivier Babeau est professeur à l'université de Bordeaux. Ancien conseiller ministériel et directeur de campagne électorale, il connaît bien les coulisses du pouvoir et de la politique. Il s'exprime régulièrement dans les médias pour commenter l'actualité économique et a publié plusieurs ouvrages dont Le management illustré par l'art *(2013).*

ill. d'après vectorportal - cover design by rudy nimsguerns

15 €
Code Sodis : 9666830
ISBN : 978-2-251-89016-6

9 782251 890166